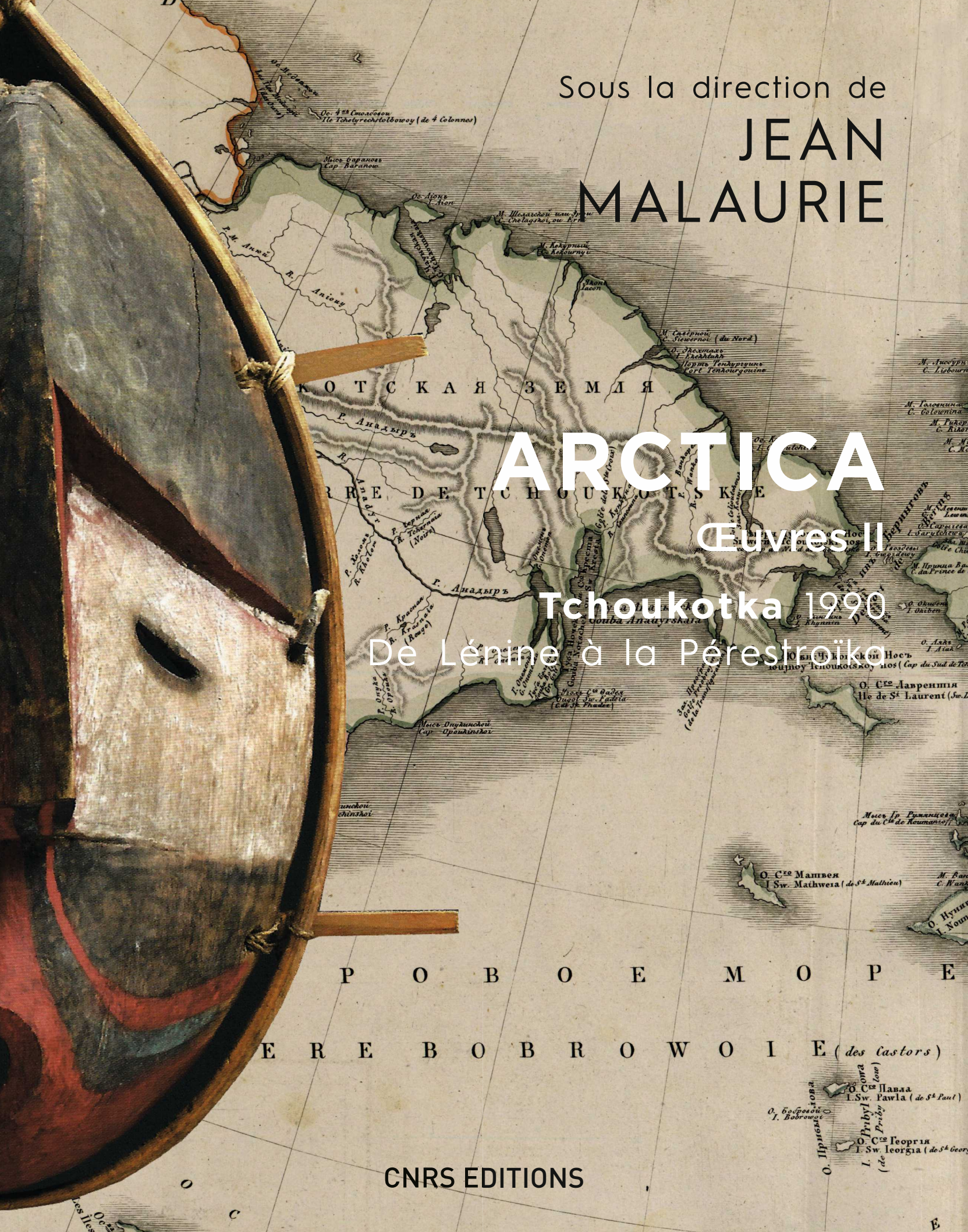


Sous la direction de

JEAN MALAURIE

# ARCTICA

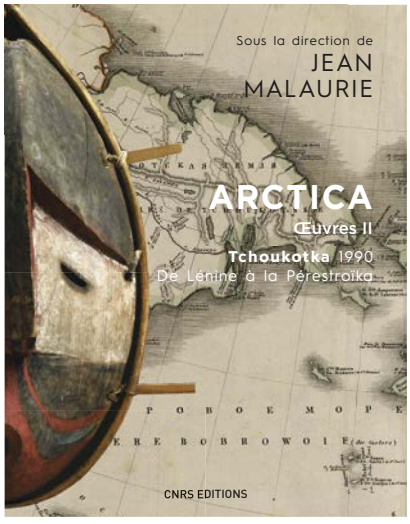
## Œuvres II

**Tchoukotka** 1990

De Lénine à la Pérestroïka

CNRS EDITIONS

# Présentation de l'éditeur




Ce volume, second de la série *Arctica* consacrée aux travaux de recherche de Jean Malaurie, se propose de réfléchir sur l'histoire et les conséquences de la mise en œuvre d'une politique d'autonomie des peuples autochtones en Sibérie du Nord, depuis Lénine et Staline jusqu'à la Pérestroïka de Mikhaïl Gorbatchev.

Il s'appuie sur les travaux de la mission historique *Tchoukotka 1990* conduite sous la direction scientifique de Jean Malaurie, première expédition franco-soviétique entreprise dans ce berceau de la civilisation esquimaude.

Est ainsi dressé un état objectif de la situation en Tchoukotka en 1990, à la veille de la dissolution de l'Union soviétique, grâce à sept rapports d'expédition inédits – conditions sanitaires, diagnostic économique, bilan éducatif et psychologique (45 tests de Rorschach, Machover et Düss), politique culturelle et artistique – enrichis de compléments de recherche et d'articles thématiques : histoire, archéologie, mythologie. Le chamanisme fait l'objet d'une attention particulière avec l'exploration du site majeur de l'Allée des baleines, véritable Stonehenge sibérien du XIV^e^ siècle.

L'Académie polaire d'État à Saint-Pétersbourg, unique institution visant à favoriser l'émergence d'élites boréales, est la conclusion de cette expédition. Appuyé par les présidents Boris Eltsine et Jacques Chirac, Jean Malaurie l'a fondée et en est le président d'honneur à vie. La dernière partie de cet ouvrage en retrace l'évolution, de sa genèse à nos jours, avec une nouvelle étape en cours : la création à Saint- Pétersbourg du *Centre arctique franco-russe Arthur Tchilingarov – Jean Malaurie*.

La Sibérie du Nord, depuis la fin de la Pérestroïka, vit une crise profonde. La culture autochtone en Tchoukotka est menacée de disparition : dislocation des structures sociales, perte de la langue, alcoolisme, violence. À ce titre, cet ouvrage collectif, qui rassemble trente-huit auteurs français, russes, belges et américains à travers cinquante-neuf articles (inédits et rééditions), constitue un chapitre essentiel pour comprendre ce qu'était l'Union soviétique, sa volonté et sa politique d'autonomie autochtone.

La défense des intérêts sacrés des peuples racine est un enjeu contemporain pour le peuple russe, comme pour l'ensemble de l'humanité.

*Personnalité polaire majeure, Jean Malaurie est avant tout un scientifique, géomorphologue et géocryologue de formation. Il est à l'origine du Centre d'études arctiques (CNRS-EHESS), érigeant en combat précurseur l'interdisciplinarité entre sciences humaines et sciences naturelles. Directeur émérite au CNRS et à l'EHESS, ambassadeur de bonne volonté pour l'Arctique à l'Unesco, il est aussi le fondateur d'un courant nouveau d'anthropologie réflexive porté par sa célèbre collection « Terre Humaine » (Plon).*

Sous la direction de

Jean Malaurie

# Arctica

## Tchoukotka 1990

De Lénine à la Pérestroïka
La Première expédition franco-soviétique en Tchoukotka

## Œuvres II

CNRS ÉDITIONS
15 rue Malebranche – 75005 Paris

En application de la loi du 11 mars 1957, il est interdit de reproduire intégralement
ou partiellement le présent ouvrage, sur quelque support que ce soit, sans autorisation de l'éditeur
ou du Centre français d'exploitation du droit de copie, 20 rue des Grands Augustins, F – 75006 Paris.

© CNRS ÉDITIONS, Paris, 2019
ISBN : 978-2-271-12414-2

# Remerciements


## Expédition franco-soviétique *Tchoukotka 1990*

Mes remerciements les plus émus sont pour l'Académicien Dimitri Likhatchev (1906-1999), président du Fonds de la culture de l'URSS depuis 1986 et conseiller culturel et scientifique du Président Mikhaïl Gorbatchev. À la suite de ma participation, en tant que membre du présidium, au congrès international sur l'ouverture de la Sibérie du Nord à la recherche et au développement pétrolier, tenu à Leningrad en décembre 1988, et de mon intervention courageuse en faveur des peuples du Nord qui n'avaient pas été consultés, l'Académicien Dimitri Likhatchev m'a nommé co-président de la section des peuples du Nord du Fonds de la culture de l'URSS. Ce statut a assuré ma protection sur les plans politique et juridique. Le Fonds de la culture de l'URSS a subventionné en partie l'expédition franco-soviétique de 1990 en Tchoukotka.

Tous mes remerciements à mes cinq collègues soviétiques qui m'ont reconnu comme un de leurs camarades, dans l'esprit incomparable de *Normandie-Niemen* : Salavat Suleimanov, Evgueni Kouznetsov, Nicolas Tcherezov, German Stankevitch, Azourguet Chaoukenbaeva, ainsi qu'au chef administratif de l'expédition, Serge Kessel, à l'Institut de recherche arctique et antarctique de l'URSS et au Gosplan.

J'adresse des remerciements particuliers à ma collègue devenue amie, Azourguet Chaoukenbaeva, sociologue en chef au Gosplan et que j'ai nommée coordinatrice de l'expédition puis, par la suite, rectrice de l'Académie polaire d'État à Saint-Pétersbourg, dont je suis le fondateur.

Mes remerciements au docteur Vincent Brown (Médecins sans frontières) qui m'a été désigné tout à la fois par le docteur Rony Brauman, président de Médecins sans frontières, et par mon ami le professeur Jean-Luc Nahel, vice-président de Médecins sans frontières.

Remerciements à Henri Bancaud, le photographe de l'expédition, pour avoir mis son remarquable fonds photographique à notre disposition.

Remerciements aux quatre techniciens du studio Lenfilm (Leningrad) et au réalisateur Andreï Pavlovich qui ont tourné le film *Syndrome Tchoukotka*, déposé aux archives de l'INA. Ce film est unique sur l'Allée des baleines.

Je remercie les autorités du district de la Tchoukotka pour toutes les facilités accordées au titre d'un libre déplacement et d'un accès presque total aux archives. Je regrette cependant que certains dossiers médicaux et que les archives sur les goulags m'aient été interdits.

## Partenaires français et internationaux

Mes remerciements à l'équipe des archives de l'EHESS pour avoir mis à notre disposition leurs précieux documents.

À l'équipe du *Fonds polaire Jean Malaurie* (Muséum national d'histoire naturelle, Bibliothèque centrale), pour leur grande aide durant les recherches et, en particulier, pour avoir mis à notre disposition leurs ressources cartographiques.

À l'Académie polaire d'État (Saint-Pétersbourg) pour son dossier photographique.

À l'Ambassade de Russie pour son soutien, et tout particulièrement à Monsieur Kirill Bykov, conseiller scientifique, pour son aide précieuse et son conseil avisé.

À la Bibliothèque d'État de Russie (Moscou) pour toutes facilités.

Aux auteurs des rapports d'expédition pour leur amitié indéfectible.

Aux trente-huit auteurs français, belges, russes, américains et canadiens pour leur participation à ce grand œuvre.

Au remarquable cinéaste et dessinateur Frédéric Tonolli pour nous avoir autorisés à publier quelques pages très originales sur la vie des chasseurs baleiniers en Tchoukotka.

À Monsieur Luc Ferry enfin, pour avoir, en tant que ministre de l'Éducation, octroyé des crédits importants afin de permettre la publication très attendue de ces rapports d'expédition.

## Publication

Je remercie très particulièrement ma collaboratrice, Marion Razakariasa, qui, en tant que secrétaire d'édition, a assuré excellemment, et avec une passion de chercheuse de vérité, la publication de cet ouvrage complexe.

Ma gratitude va enfin à CNRS Éditions pour avoir permis la publication de cet ouvrage exceptionnel dans leur prestigieux catalogue.

CNRS Éditions et moi-même rendons un hommage particulier à la Fondation Prince Albert II de Monaco qui n'a cessé de soutenir ce grand programme d'édition de mes œuvres scientifiques : *Arctica. Œuvres I. Écosystème arctique en haute latitude* (Paris, CNRS Éditions, 2016, 455 p.), *Arctica. Œuvres II. Tchoukotka 1990. De Lénine à la Pérestroïka* et très prochainement, *Arctica. Œuvres III. Nord canadien (Nunavut, Nunavik).*

*Figure 1 (page 7) : L'Académicien Dimitri Likhatchev en 1984.*
*© Rudolf Kucherov/Sputnik*

En hommage à l'Académicien Dimitri Likhatchev,
« Conscience de la Russie ».
Président du Fonds de la culture de l'URSS,
il a accordé en 1988 son patronage
à la Première expédition franco-soviétique
en Tchoukotka (1990).



# Avant-propos

Cet ouvrage est d'un intérêt exceptionnel. C'est d'abord le regard objectif de chercheurs soviétiques et français sur la politique voulue par Vladimir Ilitch Lénine, Président du Conseil des Commissaires du peuple, en créant la RSFSR. À ce titre, Lénine a souligné que la Révolution bolchévique visait à abolir l'Empire des tsars, « la prison des peuples ». Est rappelée également l'orientation du Secrétaire général du Parti, Joseph Staline, dans sa gouvernance des minorités.

Le nombre des participants est de trente-huit. Ils sont pour beaucoup d'éminents spécialistes soviétiques qui, pour la plupart d'entre eux, sont des *polarniki* de l'Institut de recherche arctique et antarctique de l'URSS. Parmi les autres rédacteurs, beaucoup sont Français et relèvent du Centre d'études arctiques (CNRS-EHESS). Ils ont été choisis un à un par le chef d'expédition. Il est également un brillant juriste belge de l'Université libre de Bruxelles.

J'ai assuré la coordination de cet important volume en tant que chef de la Première expédition internationale franco-soviétique en Tchoukotka en 1990, qui a abouti à la création de l'Académie polaire d'État à Saint-Pétersbourg, dont je suis un des fondateurs et président d'honneur à vie ; c'est une école des cadres pour la formation d'une élite autochtone nord-sibérienne. Je remercie CNRS Éditions et très particulièrement sa visionnaire directrice, Blandine Genthon. Le contrat du programme défini par Madame Catherine Bréchignac, secrétaire perpétuelle de l'Académie des Sciences, vise à assurer la publication des principaux travaux du Centre d'études arctiques et des divers articles, préfaces, contributions de son directeur, Jean Malaurie. Ainsi est publié *Arctica II. Tchoukotka 1990. De Lénine à la Pérestroïka. La Première expédition franco-soviétique en Tchoukotka*.

Cette collaboration avec nos collègues soviétiques, sur des espaces que l'on sait avoir été le site d'importants goulags, est d'un extrême intérêt. Elle a été fraternelle, notamment grâce à l'Académicien Dimitri Likhatchev, que je porte dans mon cœur. Grand humaniste, il a connu cinq ans de goulag dans les îles Solovki et m'avait nommé en 1989, après mon discours critique sur l'athéisme de la doctrine marxiste-léniniste au premier Congrès polaire international de l'histoire de l'Union soviétique, à Leningrad, co-président du Comité de défense des minorités arctiques du Fonds de la culture de l'URSS. Je coopérais déjà depuis 1959, en tant que directeur du Centre d'études arctiques (CNRS-EHESS), avec l'Académie des sciences de Leningrad, Moscou et Novosibirsk.

Je rends hommage à l'éminent historien Fernand Braudel, mon président à l'EHESS et mon ami. Il a tenu à ce que la recherche française soit présente dans ces secteurs sibériens soviétiques jusqu'alors négligés. La recherche géohistorique doit opérer hors de tout contexte politique et être indifférente aux tensions et passions qui relèvent de la politique des États. Ainsi qu'il me le rappelait, le chercheur doit être libre, sous la seule autorité de son institution, et c'est à ce titre qu'au cours de cette grande aventure intellectuelle avec les organismes scientifiques soviétiques, j'ai bénéficié de son soutien personnel et institutionnel dans l'étude de ces territoires mal connus de l'Extrême-Orient sibérien : la Tchoukotka, berceau de l'histoire inuit. Dans ces immenses espaces, les peuples inuit d'Asie réservent une récompense aux chercheurs et explorateurs : la découverte de l'Allée des baleines.

Jean Malaurie, 9 novembre 2017

# Liste des auteurs

## Sergueï A. Aroutiounov

Éminent préhistorien et ethnologue russe spécialisé dans l'Arctique sibérien, né en Géorgie en 1932. Premier scientifique, avec Igor I. Krupnik et Mikhaïl A. Tchlenov, à découvrir l'Allée des baleines durant une expédition soviétique dans le détroit de Béring, en 1976. Il dirige l'Institut d'ethnologie et d'anthropologie de l'Académie des sciences de Russie.

## Cécile Beizmann †

Assistante de recherche, dès 1937, au sein du laboratoire de Psychobiologie de l'enfant dirigé par Henri Wallon, Cécile Beizmann (1904-1989) devient par la suite maître de recherche au CNRS. Elle préside, de 1969 à 1976, la Société française du Rorschach, dont elle est un des membres fondateurs.

## Anne-Marie Bidaud

Agrégée d'anglais, maître de conférences en études américaines à l'université de Paris-Ouest-Nanterre, Anne-Marie Bidaud s'attache à l'étude du cinéma hollywoodien. Elle a publié sur ce sujet : *Hollywood et le Rêve américain* (Paris, A. Colin, 1994 et réédition augmentée en 2012). Elle mène également des recherches sur les films consacrés à l'Arctique, en particulier ceux réalisés par Jean Malaurie, et a rédigé plusieurs articles dans la revue *Inter-Nord*.

## Vladimir G. Bogoraz-Tan †

Déporté en Sibérie durant dix ans pour ses activités révolutionnaires, Vladimir Bogoraz (1865-1936) entreprend d'y étudier les populations autochtones et devient à ce titre un des pionniers de l'anthropologie russe. Il enseigne par la suite l'ethnologie à l'université de Petrograd et contribue à la fondation de l'Institut des peuples du Nord de Leningrad en 1930. Ses travaux sur le peuple tchouktche sont un classique de l'ethnographie sibérienne.

## Fernand Braudel †

Éminent historien au Collège de France (chaire de Civilisation moderne), figure majeure de l'École des Annales avec Lucien Febvre, Fernand Braudel (1902-1985) prend la direction, de 1956 à 1972, de la VI^e^ section de l'École pratique des hautes études, dédiée aux sciences économiques et sociales. Sa politique particulière visait à renouveler les domaines de l'histoire en s'ouvrant à des disciplines comme la géographie physique, l'archéologie ou encore le droit. Il a créé en particulier un secteur novateur : les aires culturelles.

## Muriel Brot

Chargée de recherche au CNRS (UMR 8599 – CNRS/Université Paris-Sorbonne), Muriel Brot est historienne des formes littéraires et des idées philosophiques et politiques du XVI^e^ au XIX^e^ siècle. Elle travaille notamment sur les expéditions polaires de cette période. Elle a publié *Destination Arctique. Sur la représentation des glaces polaires du XVI^e^ au XIX^e^ siècle*, préface de Jean Malaurie (Paris, Hermann, 2015).

## Vincent Brown

Médecin épidémiologiste ayant œuvré durant plus de trente ans pour Médecins sans frontières. Après de nombreuses années passées sur le terrain, Vincent Brown dirigea Épicentre, association satellite de MSF pour l'intervention en épidémiologie, la recherche et la formation. Auprès de la Direction générale MSF, il dirigea également l'Unité d'évaluation des projets MSF. Il est un des membres de l'expédition franco-soviétique en Tchoukotka dirigée par Jean Malaurie en 1990.

## Pierre Buch

Pierre Buch a enseigné pendant dix ans (1972-1982) l'histoire des systèmes politiques à la Faculté de droit de l'Université libre de Bruxelles et pendant quatre ans (1990-1994) a mené des recherches sur le thème de la migration des systèmes juridiques. En tant que juriste, il est parti en mission pour Médecins sans frontières et a exercé des fonctions au Haut-Commissariat des Nations Unies pour les Réfugiés. Devenu aussi éditeur et photographe, il a publié des ouvrages sur les droits humains et a pris de nombreux clichés sur différentes ethnies dans le monde.

## Élisabeth Cardin †

Documentaliste au Centre d'études arctiques dès les années 1970, diplômée en langue russe, Élisabeth Cardin (1952-2000) contribua à l'organisation des cinq colloques

bilatéraux franco-soviétiques sur l'Arctique initiés par Jean Malaurie et coordonna l'édition de leurs actes. Elle assura également pendant vingt-cinq ans le secrétariat de la revue *Inter-Nord* (CNRS-EHESS).

## Azourguet T. Chaoukenbaeva

Sociologue, chercheure en chef à l'Institut du Gosplan (Leningrad, 1988). D'origine kazakhe, Azourguet Chaoukenbaeva exerça les fonctions de coordinatrice de l'expédition de 1990 en Tchoukotka, durant laquelle elle fut en outre chargée par Jean Malaurie, chef de mission, des problèmes de la vie artistique chez les Esquimaux d'Asie. Elle y étudia particulièrement l'atelier d'art d'Ouelen. Par la suite, elle fut nommée rectrice de l'Académie polaire d'État de Saint-Pétersbourg.

## Natalia Daniel Kayanovitch

Titulaire d'un diplôme d'État de pédagogie A. I. Herzen (Saint-Pétersbourg), complété par un parcours universitaire à l'Académie polaire d'État au cours duquel elle fut sélectionnée pour réaliser deux stages à l'IIAP avec un groupe d'étudiants sibériens (Paris, 1997-1998). Par la suite, elle travailla à Krasnoïarsk en qualité de chargée de mission spécialiste en administration des peuples de Sibérie ainsi qu'en gestion de la jeunesse et des étudiants. En 2015, elle participa à un groupe de travail représentant les peuples autochtones de Russie lors de la COP21 à Paris.

## Pascal Dibie

Pascal Dibie est professeur d'ethnologie à l'université Paris Diderot – Sorbonne Paris Cité, où il occupe actuellement la fonction de vice-président à la Vie culturelle et à l'Université dans la ville. Personnalité majeure de l'ethnologie contemporaine contestatrice, il est l'auteur de nombreux ouvrages dont *Le Village métamorphosé. Révolution dans la France profonde* (Paris, Plon, « Terre Humaine », 2006) et *La Passion du regard. Essai contre les sciences froides* (Paris, Métailié, 1998).

## Samuel Étienne

Samuel Étienne est directeur d'études de l'École pratique des hautes études (EPHE) à PSL Research University. Il est également directeur-adjoint de l'UMR LETG (littoral, environnement, télédétection, géomatique) du CNRS. Géomorphologue, ses recherches portent essentiellement sur les dynamiques des paysages des îles volcaniques, dont l'Islande, ainsi que sur le développement touristique des régions polaires.

## Nina Fasciaux

Après avoir travaillé dans la sphère humanitaire, Nina Fasciaux fut nommée rédactrice en chef web du *Courrier de Russie* de 2011 à 2015, où elle a interviewé Jean Malaurie (2015). Elle est actuellement rédactrice indépendante et publie des reportages et des textes en lien avec la Russie, l'exploration ou la solidarité. Par ailleurs, formatrice en journalisme, elle est depuis octobre 2016 la coordinatrice en Europe pour le *Solutions Journalism Network*.

## Arlette Fraysse

Documentaliste au Centre d'études arctiques dès les années 1970 et durant trente ans, diplômée en langue russe, Arlette Fraysse est à l'origine de la plupart des traductions en français des textes rédigés par les spécialistes soviétiques et russes ayant collaboré avec le Centre d'études arctiques.

## Sophie Gonbert

Médecin endocrinologue et lipidologue à l'hôpital de la Pitié-Salpêtrière (Paris).

## Beverly Illaud

Institutrice à l'école primaire de Clyde River (Terre de Baffin, Canada) où Jean Malaurie a enseigné en 1987. Fille d'un pasteur anglican, elle est mariée à un chasseur d'ours inuit.

## N. I. Jan'Šinova †

Ethnographe des peuples sibériens et révolutionnaire russe ayant publié une étude des Tchouktches dès 1901.

## Thomas F. Johnston †

Professeur d'ethnomusicologie à l'université d'Alaska (Fairbanks), éminent spécialiste des peuples alaskiens et de l'art du détroit de Béring, Thomas Johnston (1925-1994) a notamment consacré de nombreuses études aux chants et aux danses des Athapasques et des Yupik.

## Evgueni B. Kouznetsov

Médecin biologiste, chercheur au laboratoire de médecine polaire de l'Institut de recherche arctique et antarctique à Saint-Pétersbourg, Evgueni Kouznetsov est un des huit membres scientifiques de l'expédition franco-soviétique de 1990 en Tchoukotka.

## Igor I. Krupnik

Anthropologue, spécialiste des savoirs culturels et écologiques des peuples arctiques. Il fut chercheur à l'Institut d'ethnologie de l'Académie des sciences de l'URSS (Moscou) de 1976 à 1990, puis intégra en 1991 la Smithsonian Institution dont il dirige actuellement la section d'ethnologie.

## Jean Malaurie

Anthropogéographe, ethnohistorien, fondateur de la célèbre collection « Terre Humaine » aux éditions Plon, Jean Malaurie est titulaire de la première et seule chaire polaire de l'histoire de l'Université française (1957). Directeur du Centre d'études arctiques (CNRS-EHESS), il a également fondé à Saint-Pétersbourg, en 1994, l'Académie polaire d'État dont il est président d'honneur à vie. Un centre arctique en cours de création par le gouverneur de Saint-Pétersbourg porte son nom : le Centre arctique franco-russe Arthur Tchilingarov – Jean Malaurie (2018). Récipiendaire de l'ordre de l'Amitié décerné par le Président Vladimir Poutine (2014), Jean Malaurie est également président d'honneur de l'Université hydrométéorologique russe d'État à Saint-Pétersbourg (2017).

## Claude Mesmin

Psychologue clinicienne, chercheure et maître de conférences à l'université de Paris VIII – Vincennes-Saint-Denis, associée au laboratoire « Cognitions humaine et artificielle » et au Centre Georges Devereux, centre universitaire d'aide psychologique aux migrants fondé par Tobie Nathan en 1993.

## Jean Mourot

Ancien instituteur, journaliste et dessinateur pour la revue pédagogique *L'École Émancipée* (fondée en 1910).

## Tobie Nathan

Professeur émérite de psychologie à l'université de Paris VIII – Vincennes-Saint-Denis, Tobie Nathan est une figure majeure de l'ethnopsychiatrie française, à l'origine de la création des premières revues francophones consacrées à cette discipline : *Ethnopsychiatrica* (1978-1981), puis *Nouvelle Revue d'ethnopsychiatrie* (1983-1998). Il fonde en 1993 le Centre Georges Devereux, centre universitaire d'aide psychologique aux migrants. Également écrivain, il est l'auteur de plusieurs romans et essais rédigés parallèlement à ses écrits scientifiques.

## Nina Rausch de Traubenberg †

Professeur de psychologie clinique à l'université René Descartes – Paris V, Nina Rausch de Traubenberg (1920-2013) fut présidente de la Société française du Rorschach de 1980 à 1981.

## Marie-Rose Moro

Psychiatre, spécialiste de l'enfant et de l'adolescent, Marie-Rose Moro est également psychanalyste et professeur à Paris Descartes Sorbonne-Paris Cité. Elle dirige actuellement la Maison de l'adolescent à l'hôpital Cochin. Elle est, en outre, spécialiste de clinique transculturelle et dirige la revue *L'autre* (fondée en 2000).

## Edith Planche

Ethnologue, chercheure associée au laboratoire Environnement, Ville, Société (UMR 5600 – CNRS/Université de Lyon), Edith Planche s'intéresse au rapport entre science et art en miroir de la rupture entre nature et culture. Elle a fondé SeA, Science et Art, structure d'éducation à l'environnement par la culture, partenaire de collectivités territoriales. Outre ses publications en sciences humaines, elle conçoit et illustre également de nombreux supports pédagogiques.

## Cécile Sales

Documentaliste au Centre d'études arctiques, spécialiste de l'Arctique sibérien, elle est l'auteure de plusieurs articles publiés dans la revue *Inter-Nord*.

## Hélène Salaün de Kertanguy (anciennement Trouche-Simon) †

Psychologue clinicienne (1942-2016), formatrice en communication interculturelle, membre du laboratoire IPSé (Psychopathologie de l'identité, de la pensée et des processus de santé) de l'université Paris X. Ses recherches en ethnopsychologie l'ont conduite à mener de nombreux voyages d'études, notamment en Inde et en Mongolie. Elle fut un membre actif des séminaires du Centre d'études arctiques.

## Katerina S. Sergeeva †

Institutrice ayant enseigné au village yupik d'Ureliki (Tchoukotka), puis à l'Institut pédagogique de Leningrad. Tout comme sa collègue Ekaterina Rubcova, elle a collecté des contes yupik dans différents dialectes, et rédigé par ailleurs des manuels scolaires en langue autochtone. Jean Malaurie l'a rencontrée à Leningrad en 1958.

## Dominique Sewane

Anthropologue, maître de conférences à Sciences Po, titulaire de la Chaire Unesco : « Rayonnement de la pensée africaine – Préservation du patrimoine culturel africain » (2006). Par la publication de son ouvrage *Le Souffle du Mort. La tragédie de la mort chez les Batammariba du Togo, Bénin* (2003), la collection Terre Humaine (Plon) a contribué à révéler la profondeur de la pensée de ce peuple. Dominique Sewane fut également un membre actif des séminaires du Centre d'études arctiques.

### German V. Stankevitch

Professeur d'économie à l'École du Parti (Leningrad) ayant vécu dix ans en Tchoukotka. Il fut durant quatre ans premier secrétaire du Parti à Bilibino, puis dirigea la section des Sciences et de l'Industrie au comité du Parti à Magadan. Son rapport produit à l'issue de l'expédition franco-soviétique de 1990 en Tchoukotka, dont il était le chef économiste, est consacré à la situation économique des populations de la région.

### Salavat Ch. Suleimanov

Médecin, professeur à l'Institute for Postgraduate Education for Healthcare Specialists de Khabarovsk dont il dirige actuellement le département de pharmacologie clinique et de physiopathologie. Il fut un des membres de l'équipe médicale de l'expédition franco-soviétique de 1990 en Tchoukotka.

### Chuner M. Taksami †

Ethnographe à l'Institut d'ethnologie N. N. Miklukho-Maklaï de l'Académie des sciences de Moscou, Chuner Taksami (1931-2014) fut directeur du musée d'ethnographie et d'anthropologie Pierre-le-Grand à Saint-Pétersbourg (anciennement Kunstkamera, « Chambre des curiosités ») de 1997 à 2001. Proche du Centre d'études arctiques, il est un des tout premiers autochtones à accéder à d'aussi hautes fonctions scientifiques.

### Nicolas K. Tcherezov

Chercheur à l'Institut du radium V. G. Khlopin de Saint-Pétersbourg, spécialiste en radiochimie. Il est un des huit membres scientifiques de l'expédition franco-soviétique en Tchoukotka menée sous la direction de Jean Malaurie en 1990. Ses travaux sur place ont été consacrés à la recherche d'anomalies radioactives dans l'environnement urbain et sur le littoral.

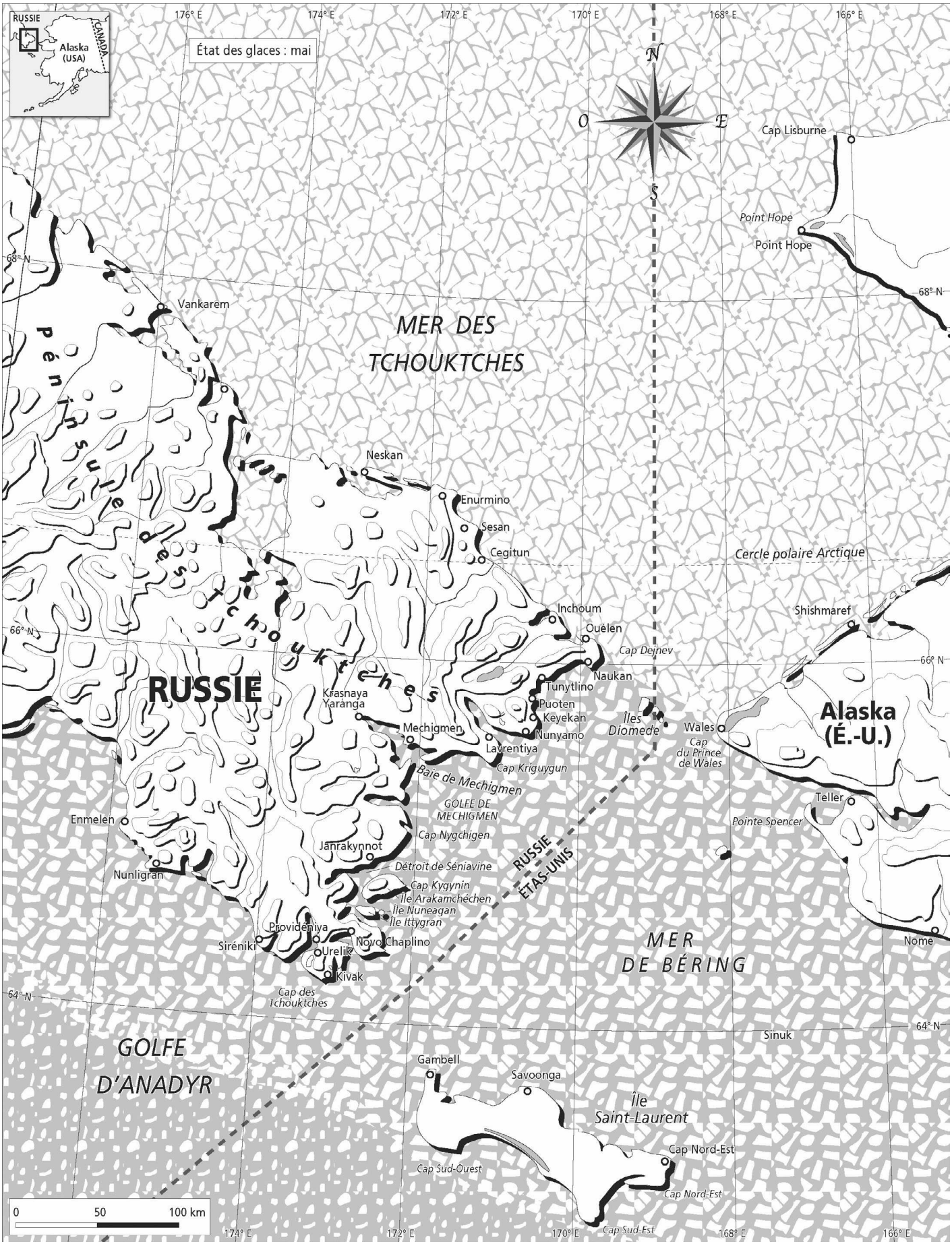
### Innokentii S. Vdovin †

Chercheur à l'Institut d'ethnologie N. N. Miklukho-Maklaï de l'Académie des sciences, Moscou.

### Charles Weinstein

Professeur agrégé de langue russe ayant vécu dix ans en Tchoukotka. Auteur de nombreux travaux portant sur la langue tchouktche ainsi que de centaines de traductions de contes et mythes tchouktches, il a également publié, après plus de vingt ans de recherches, un dictionnaire tchouktche-français-anglais-russe dont il prépare actuellement la seconde édition.

*Figure 2 (page suivante) : Carte de la Tchoukotka. © Patrick Mérienne*


RUSSIE
Alaska (USA)
CANADA
État des glaces : mai
176° E
174° E
172° E
170° E
168° E
166° E
N
O
E
S
Cap Lisburne
Point Hope
Point Hope
68° N
Vankarem
MER DES TCHOUKTCHES
Péninsule des Tchouktches
Neskan
Enurmino
Sesan
Cegitun
Cercle polaire Arctique
Inchoum
Ouélen
Cap Dejnev
Shishmaref
66° N
Naukan
Tunytlino
Puoten
Keyekan
Nunyamo
RUSSIE
Krasnaya Yaranga
Mechigmen
Lavrentiya
Cap Kriguygun
Baie de Mechigmen
GOLFE DE MECHIGMEN
Îles Diomede
Wales
Cap du Prince de Wales
Alaska (É.-U.)
Teller
Pointe Spencer
Enmelen
Cap Nygchigen
Janrakynnot
Détroit de Séniavine
Nunligran
Cap Kygynin
Île Arakamchéchen
Île Nuneagan
Île Ittygran
RUSSIE
ÉTATS-UNIS
Providéniya
Siréniki
Novo Chaplino
Urelik
Kivak
Nome
MER DE BÉRING
Cap des Tchouktches
64° N
Sinuk
GOLFE D'ANADYR
Gambell
Savoonga
Île Saint-Laurent
Cap Nord-Est
Cap Sud-Ouest
Cap Nord-Est
Cap Sud-Est
0
50
100 km

# Préface

# De Jean Sauvage aux Expéditions polaires françaises – Missions Paul-Émile Victor**

## Prouesses et incertitudes de la recherche arctique française

Jean Malaurie

### Les premiers explorateurs de l'Arctique

La France a le talent d'inventer et de penser à hauteur de l'univers et avec de vastes perspectives. Je songe à Montesquieu et *L'Esprit des lois*, aux Droits de l'Homme (1789), à la volonté de Louis XVI d'être doté, grâce à La Pérouse, d'un plan de découverte aussi ambitieux que celui du capitaine James Cook. Hélas, l'exploration arctique française fut, jusqu'à nos jours, conduite avec des perspectives indécises, pour ne pas dire incertaines et désordonnées.

Ce qui n'est pas le cas de la Royal Navy : depuis le XVII^e siècle, et particulièrement depuis l'Acte d'union de 1707 qui institua le royaume de Grande-Bretagne, la marine britannique a été animée par un esprit de découverte des routes maritimes. Londres a cherché à comprendre la réalité des immenses espaces au nord du Canada, et en particulier de ce qui a constitué les prémices du Nunavik, au nord de la province française du Québec.

Avec le capitaine Constantine John Phipps (1744-1792), deuxième baron Mulgrave, nous découvrons le premier grand navigateur dans les eaux arctiques : il était britannique et dirigeait une expédition strictement scientifique. Il s'attacha à un examen approfondi de la glace de mer et à des mesures météorologiques systématiques. Le 2 juin 1773, il partit vers le pôle boréal par ordre du roi d'Angleterre.

> « Avant même de découvrir la glace, nous voyions près de l'horizon une lueur brillante que les marins appellent le *clignotement de la glace* ; ce qui nous faisait apercevoir que nous en approchions. Hudson remarqua que la mer où il trouva de la glace était bleue, et que sur une mer verte, il n'y en avait pas. J'ai fait une attention particulière pour observer cette différence, mais je n'ai pas pu remarquer qu'elle fût fondée. […] La glace a été le principal objet de notre attention pendant que nous étions dans ce climat. […] Les espaces où la glace n'était pas encore formée, ainsi que les fentes entre de grands morceaux et les parties enfermées par les glaces, étaient sans agitation. Lorsque le vent soufflait contre les glaces, alors des glaçons flottants s'accumulaient les uns sur les autres, et les bords des masses étaient raboteux et composés de gros morceaux empilés[1]. »

C'est le capitaine Jens Munk (1579-1628), fils d'un noble danois, qui fut chargé par le roi Christian IV de Danemark (1577-1648), après sa vaine navigation à la recherche du passage du Nord-Est, de trouver le passage mythique du Nord-Ouest vers l'Inde et la Chine. Il quitta Copenhague en mai 1619 à bord de la *Licorne*, escorté d'un autre navire, et navigua dans la baie d'Hudson où il perdit soixante-deux membres de son équipage sur soixante-cinq, tous victimes du scorbut. Munk survécut avec deux hommes. C'est au cours de cette expédition *via* le détroit de Davis et au-delà qu'il observa le phénomène de parhélie, également appelé « faux soleil » :

> « Les Danois virent au ciel de ce pays-là ces choses qui ne se voient pas si communément au ciel de Danemark. La relation dit que le vingt-septième de novembre il parut trois soleils distinctement formés dans le ciel, et remarque en même temps que l'air de cette contrée est fort grossier. Il en parut deux non moins distincts le 24 de janvier suivant ; et

** Texte inédit de Jean Malaurie, 2018.

1. Cité par Muriel Brot, *Destination Arctique. Sur la représentation des glaces polaires du XVI^e au XIX^e siècle*, préface de Jean Malaurie, Paris, Hermann, 2015, p. 181-182.

> le 10 de décembre entre deux, qui est le 20 selon notre style, sur les huit heures du soir, il se fit une éclipse de lune. La même nuit la lune fut environnée deux heures durant d'un cercle fort clair, dans lequel parut une croix, qui coupait la lune en quatre. Ce météore semblait annoncer les maux que ces Danois devaient souffrir, et leur perte presque totale, comme vous l'allez entendre[2]. »

Dès le début du XVII[e] siècle, l'exploration dans le Nord commence à prendre de l'ampleur; elle est due à l'essor du grand commerce des fourrures, à la pêche du hareng et de la morue, mais aussi à une volonté de savoir. Il convient d'abord de citer William Baffin (1584-1622), le célèbre explorateur anglais qui, accompagné de Robert Bylot[3], franchit à bord de la *Discovery*, en 1616, le détroit de Davis et explore ce qui s'appellera la baie de Baffin, limitée au nord par ce qui deviendra le cap Alexander et, un peu plus au sud, le cap York. Il atteint le détroit de Smith (77°45'N), au nord de la baie de Baffin, le 3 juillet 1616. William Baffin ouvre ainsi la voie du pôle par le détroit de Smith et le bassin de Kane où j'ai moi-même conduit, en traîneau à chiens, un très large programme cartographique au 1:100 000[e] des côtes et de l'hinterland, sur 200 kilomètres de front et trois kilomètres en profondeur dans les terres, de la vaste Terre d'Inglefield jusqu'à la Terre de Washington (avril-mai 1951). En 1617, les deux explorateurs parcourent toute la côte arctique est-canadienne et découvrent les deux voies successives vers ce qui sera le passage du Nord-Ouest: le détroit de Lancaster et le détroit de Jones.

La recherche historique sur l'exploration arctique reste vivante. Les jeunes historiens, géographes, sociologues, économistes, ont un vaste chantier à déchiffrer. Je les envie. Cette remarque est d'autant plus nécessaire qu'en tant que membre de la Commission internationale d'histoire maritime[4], j'ai observé que la France était ingrate dans son histoire navale et très particulièrement son histoire navale arctique.

Assurément, l'exploration du sud-ouest du Groenland et la conquête de ce qui devait devenir la baie d'Hudson puis, ultérieurement, le passage du Nord-Ouest, ont été assurées par ces navigateurs anglais et danois. Jacques Cartier (1491-1557), dans le Subarctique, surtout à Terre-Neuve et dans la baie de Saint-Laurent, a fait l'objet de publications détaillées et remarquables. Mais il y a tout le reste, c'est-à-dire le centre et le nord du Groenland, les mers islandaises, la mer de Barents et, au-delà, les mers sibériennes: les navigateurs russes les exploraient, avec leurs *kotches*[5], depuis le XVI[e] siècle; Paris et Londres étaient peu informés sur le sujet à cette époque. La mer de Kara et ses littoraux englacés étaient régulièrement parcourus. Comment ne pas se souvenir de la ville de Mangazeia, ville aujourd'hui enfouie et oubliée?[6]

C'est ce que notre Commission internationale d'histoire maritime a découvert lors de son congrès. Mais, dans le même temps, on peut observer le manque d'information de cette Commission – pourtant présidée par un illustre historien – qui ignorait les explorations de ces marins français audacieux, qu'ils soient basques, malouins ou dieppois[7]. Jean Sauvage[8], précurseur des explorations maritimes françaises en Sibérie, était alors totalement méconnu des instances officielles.

## Jean Sauvage le Dieppois, précurseur des explorations maritimes françaises en Sibérie

Il est significatif qu'il ait fallu les recherches inattendues d'un jeune agrégé de mathématiques au Lycée français de Moscou pour qu'une France universitaire stupéfaite, dans les milieux d'historiens, découvre qu'en 1586, un marin dieppois, Jean Sauvage, sur instruction d'une compagnie maritime de Rouen (grande capitale commerciale et financière), et agissant de manière confidentielle, sur contrat avec des armateurs rouennais, avait exploré avec audace – et pour la première fois de l'his-

2. Cité par Muriel Brot, *op. cit.*, p. 145.
3. Navigateur anglais du XVII[e] siècle de rang inférieur à William Baffin. Sa biographie est inconnue après 1616.
4. Août 1970. Je me trouvais alors à Moscou dans le cadre de la session biannuelle de la Commission internationale d'histoire maritime, en compagnie de Michel Mollat du Jourdin (1911-1996), son président.
5. Bateau à fond plat destiné à traverser les eaux englacées en passant *sur* les plaques de glace (voir J. Malaurie, *Hummocks II* **, Paris, Plon/Pocket, 2009, p. 94 et p. 233).
6. C'est lors de cette Commission internationale d'histoire maritime que, sur ma recommandation, le président Michel Mollat du Jourdin accepta l'historien maritime soviétique M. I. Belov. Celui-ci, dans un article d'*Inter-Nord*, nous révéla la ville de Mangazeia ainsi que les explorations attachées à ce haut lieu de la découverte et du commerce, pratiquement inconnu en Europe de l'Ouest: M. I. Belov, « Les fouilles d'une ville polaire en URSS: Mangazeia », *Inter-Nord*, n° 12, Paris, Mouton, 1972, p. 319-332.
7. On n'a pas assez mis en valeur le savoir oral de ces marins. Dans un ouvrage préfacé par Fernand Braudel, l'auteur rappelle toute la connaissance orale de ces exceptionnels marins basques, malouins ou dieppois. Il est là une histoire humaine qui reste à écrire. Etienne Trocmé, Marcel Delafosse, *Le Commerce rochelais. De la fin du XV[e] siècle au début du XVII[e]*, avant-propos de Fernand Braudel, Paris, Colin, 1952. Lire également l'ouvrage de Jean Recher, *Le Grand métier. Journal d'un capitaine de pêche de Fécamp*, préface de Jean Malaurie, Paris, Plon, « Terre Humaine », 1977.
8. Navigateur français de la seconde moitié du XVI[e] siècle dont la biographie demeure inconnue.

toire française – la route maritime sibérienne, en passant au large du cap Nord. Jean Sauvage est en effet une figure absente de l'histoire maritime et arctique française : aucune place ou monument ne l'honore à Dieppe. Et c'est le premier explorateur français de l'Arctique russe !

> « Prises isolément, les "premières" que représente ce voyage sont porteuses d'avenir : premier récit d'un Français à s'être rendu en Russie, premières lettres entre souverains français et russes, premier traité de commerce entre la France et la Russie, premier dictionnaire français/russe, et surtout premier voyage d'un Français par mer, en Russie du Nord, aux portes de la Sibérie.
>
> Grand navigateur, Jean Sauvage est parti de Dieppe en mai 1586 […]. La nef, à forte voilure, ressemble sans doute à celle représentée sur l'une des colonnes de l'église Saint-Jacques à Dieppe, à gauche du maître autel […][9]. »

Son voyage a fait suite à celui assuré en 1553 par trois navires anglais qui quittèrent Londres pour le Grand Nord. Seul l'un d'entre eux, l'*Edward Bonaventure*, commandé par Richard Chancellor (v. 1521-1556), parvint à destination.

Le récit de Jean Sauvage, rapporté par Bruno Vianey, débute ainsi :

> « Si vous voulez entreprendre le voyage de la Moscovie par le North, à savoir à Saint-Nicolas ou à la rivière de Saint-Michel-Archange, faut partir à la fin du moys de may ou à la my-juin pour le plus tard […][10]. »

Et voici la dernière phase de ce rapport de trente pages pieusement conservé dans les archives d'Arkhangelsk et en celles de la BnF à Paris ; il était jusqu'alors méconnu dans les travaux de recherche sur l'Arctique en France et à l'étranger, et ce, malgré les textes remarquables de Charles de la Roncière (1899-1932)[11] :

> « *Item*, Faut que les gabares qui vont en voyage par mer se retirent à la fin du moys d'aoust ou à la my-septembre au plus tard, car la mer se prend et engèle tout en une nuit ; car, depuis que le soleil est près de son équinoctial, le pays est fort glacial et aquatiq[ue], comme les hommes m'ont compté.
>
> Ce voyage a esté faict et descript par Jehan Sauvage de Dieppe et envoyé à Paris l'an mil V$^{c}$ iiij$^{xx}$ et six le vintiesme Octobre [Qui sera la fin de la présente, par moi, Jehan Sauvage, de Dieppe, le 20 octobre 1586][12]. »

## L'école de Dieppe et la politique arctique du roi Henri IV

Dans la préface que j'ai rédigée pour ce livre fondateur de Bruno Vianey, j'ai fait remarquer que la France doit s'interroger sur son renoncement ancien au noble destin maritime qui lui était réservé, par sa géographie ouverte sur trois mers. Mais nous avons aussi perdu le prestige des grandes encyclopédies, telles que celle magistralement conçue et dirigée par Diderot et D'Alembert. En vérité, le nom de Jean Sauvage était inconnu du grand public et en sciences sociales jusqu'en 2009, à part quelques très rares érudits. En outre, ce qui est tout à fait alarmant sur le plan de notre recherche historique, qui donc parmi nous, historiens, sociologues, ethnologues, a souvenance dans notre histoire scolaire de la politique nordique, pour ne pas dire arctique, du roi Henri IV (1553-1610) ? Cette volonté d'exploration de l'Arctique par un des grands rois français est très largement ignorée dans les ouvrages d'histoire arctique de langue anglaise. Ne sachant pas nous-même notre histoire, comment pourrions-nous mieux la défendre et la faire connaître à l'étranger ?

Henri IV était un de nos grands souverains pacificateurs, plus connu en tant qu'auteur de l'édit de Nantes (1598). Et à cet égard, il convient de saluer à nouveau la monumentale *Histoire de la marine française*, en six volumes (1899-1932), de Charles de la Roncière. En ces temps de renouveau de l'exploration arctique et de sa mise en valeur, pourquoi ne pas rééditer cette œuvre magistrale en la mettant à jour ?

Retrouvons dans sa pensée nordique, à la fin de sa vie, le monarque Henri IV.

> « Il s'est passionné pour cette route maritime afin d'en garder le monopole de la navigation, il proposa de construire un fort en plein Arctique, d'envoyer des garnisons qui vérifieraient que seuls, les navires battant pavillon français pouvaient passer le détroit polaire. Ces bateaux devaient alors s'affranchir d'une taxe de 4 % pour la Compagnie du pôle arctique, secrètement formée à Paris[13]. »

9. Jean Malaurie, préface à l'ouvrage de Bruno Vianey, *Le Voyage de Jean Sauvage en Moscovie en 1586*, Lausanne, L'Âge d'Homme, 2013, p. 11.
10. Cité par Bruno Vianey, *op. cit.*, p. 94.
11. Éminent historien ayant publié à la Bibliothèque de l'École des Chartes, en 1917, un article sur Jean Sauvage et le roi Henri IV : Charles de la Roncière, « Le passage nord-est et la Compagnie française du pôle arctique au temps de Henri IV », *Bibliothèque de l'École des chartes*, vol. 78, n° 1, 1917, p. 154-178.
12. Cité par Bruno Vianey, *op. cit.*, p. 108.
13. Bruno Vianey, *Tout autour du voyage de Jean Sauvage en Moscovie en 1586*, Moscou, Tezaurus, 2012, p. 106-107 ; cité par Jean Malaurie dans sa préface à l'ouvrage de Bruno Vianey, *Le Voyage de Jean Sauvage en Moscovie en 1586*, *op. cit.*, p. 16.

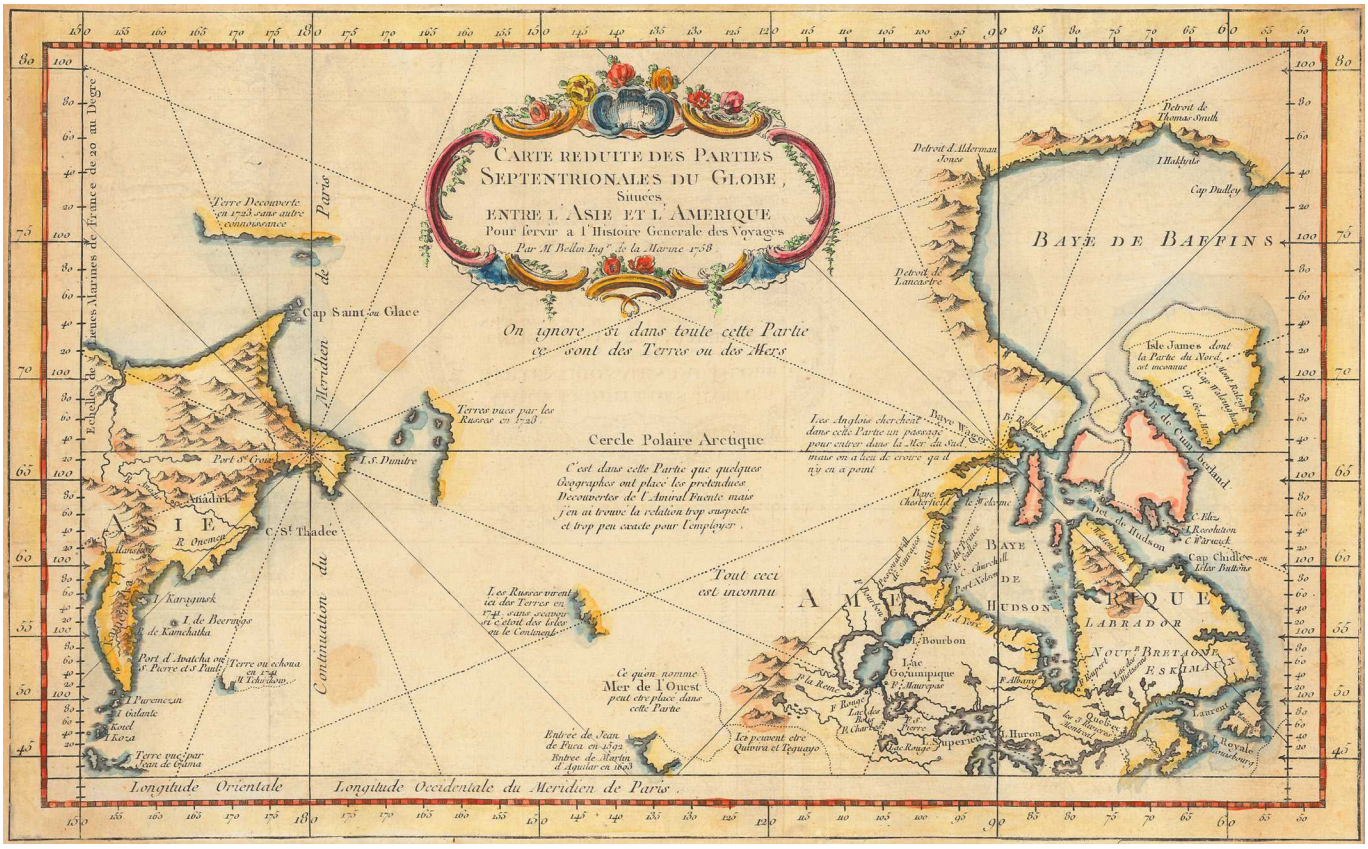



*Figure 3 :* Carte réduite des parties septentrionales du globe situées entre l'Asie et l'Amérique pour servir à l'histoire générale des voyages, *par M. Bellin, ingénieur de la Marine, 1758. On constate qu'une large zone géographique entre les deux continents demeure inexplorée.* © *Collection Jean Malaurie*

Cette volonté, peu connue, est tellement surprenante que je ne résiste pas à donner le texte lui-même :

> « Aucun estranger ne pourra passer audit détroit que soubs la bannière de la France et avecques la permission de Sa Majesté, à payne de punition corporelle, confiscation de marchandises et vaisseaux, le quart acquis à Sa Majesté, l'autre quart à Monsieur l'admiral, le troisième au cappitaine dudist destroit et le quatrième audit Poncet ou ses ayans cause[14]. »

La méconnaissance de cette politique arctique est d'autant plus stupéfiante qu'il faut rappeler que Dieppe est devenue au XVI^e^ siècle, avec son école d'hydrographie, une capitale européenne de la recherche géographique en portulans, cartes et planisphères. L'École d'hydrographie de Dieppe, consécutive à une activité maritime intense, a rassemblé toutes informations utiles sur les bancs de pêche à la morue au large de Saint-Laurent, à Terre-Neuve et sur la côte du Labrador ; 215 cartes ont été dressées à Dieppe et Colbert, en 1561, officialisa cette École de Dieppe, créant ainsi un premier corps d'ingénieurs de la marine. Toujours à Dieppe, s'est affirmée une grande école de réputation européenne, école d'hydrographie mais également de cartographie ; l'art du portulan s'y développa particulièrement dans les années 1540-1550. L'École de Dieppe s'est illustrée grâce au cartographe Jean Guérard (15..-1640). Le récent et élégant atlas des cartographies des « nouveaux mondes » nous permet une lecture de cette vitalité de la pensée cartographique normande aux XVI^e^ et XVII^e^ siècles[15]. La mappemonde de Guillaume Postel (1510-1581), réalisée en 1578, s'interroge par exemple sur la cartographie du pôle Nord et du pôle Sud.

J'ai créé en 1964 à Rouen, dans un discours solennel, la Fondation française d'études nordiques, soutenue

14. Charles de la Roncière, *op. cit.*, p. 177 ; cité par Bruno Vianey, *op. cit.*, p. 135-136.

15. Danièle Baverel, Pascale Goutagny et Josette Méasson (dir.), *Les Cartographes et les nouveaux mondes. Une représentation normande des grandes découvertes*, préface de François Bellec, Rouen, Point de Vues, 2011.

financièrement par les villes, les chambres de commerce et les directions portuaires de Rouen, Le Havre, Dieppe et Fécamp. En tant que membre titulaire de l'Académie de Rouen, Sciences et Lettres (1982), j'ai recommandé au préfet de région de créer, à Dieppe, un grand centre de recherche afin de mettre en valeur cette histoire méconnue de la ville et du port de Dieppe au titre de l'exploration du Nord canadien : exploration des diverses opportunités hydrographiques sur les bancs morutiers, mais également, recherche de la route maritime sibérienne, et enfin, l'étude de l'histoire de cette exceptionnelle École d'hydrographie due à l'initiative de Colbert. L'action politique que j'ai conduite est restée vaine : l'université de Caen ne soutenait pas ce projet ; il est dans cette région des patriotismes très susceptibles ; l'université de Rouen n'existait pas, et la ville de Dieppe n'a manifesté jusqu'à ce jour aucun intérêt pour la création d'une unité scientifique de pointe sur son territoire.

## Les expéditions polaires sous Louis-Philippe

Sous Richelieu, Louis XIV, Louis XV, Louis XVI, durant la Révolution, sous Napoléon et au-delà, aucune politique arctique française. Oui, il a fallu attendre le roi Louis-Philippe (1773-1850) pour que la recherche française reprenne dans l'Arctique. À la vérité, cette première action polaire s'est exercée dans l'Antarctique, avec *L'Astrolabe*, et fut dirigée par Jules Dumont d'Urville (1790-1842), à la requête expresse du roi Louis-Philippe. Cette expédition extraordinaire a duré de 1826 à 1829.

Il est très remarquable qu'une Commission scientifique du Nord ait été créée, en 1838 et 1839, à l'initiative de Louis-Philippe[16]. Peut-être cet attachement à l'Arctique du roi des Français, fils du duc d'Orléans, s'explique-t-il par l'expédition en Laponie qu'il avait effectuée l'été 1795, alors qu'émigré, fuyant la Révolution française, il se dissimulait sous le nom de Froberg. Cette commission était dirigée par Paul Gaimard (1793-1858). Naturaliste et médecin naval, ce dernier avait participé, en 1835-1836, à l'expédition de la Marine royale avec le navire *La Recherche*, en quête du malheureux commandant Jules de Blosseville (1802-v. 1833), perdu corps et biens à bord de *La Lilloise*, entre l'Islande et le



*Figure 4 : La Corvette française* La Recherche *près de l'île aux Ours, Svalbard, 7 août 1838. Tableau d'Auguste Mayer. © Libre de droits*

Groenland. La côte sud-est du Groenland porte désormais son nom[17].

Des moyens très importants sont donnés par le roi à cette Commission scientifique du Nord qui est, sans aucun doute, un des tout premiers comités internationaux sur l'Arctique, et dont l'activité s'est poursuivie de 1838 à 1840. Sur le plan français, on la dote d'une corvette de la Marine royale et ce sera *La Recherche*. Les espaces marins concernés sont, aux portes de la route sibérienne, le Svalbard, l'Islande, les îles Féroé et les mers adjacentes. Le programme concerne également la Laponie ; un hivernage y est prévu. Le projet ? Étudier la physique générale, la géologie, la minéralogie, la botanique, la physiologie, la médecine, et même les peuples, c'est-à-dire les Saamis de Laponie. Des expériences sur place sont en effet ordonnées pour réfléchir plus avant à propos des effets du froid sur la force musculaire.

Les chercheurs qui accompagnaient Paul Gaimard avaient été soigneusement choisis, aussi bien parmi les anciens élèves de l'École polytechnique que parmi les spécialistes hydrographes du service hydrographique de la Marine ; leur étaient adjoints des chercheurs scandinaves réputés, notamment le pasteur et botaniste suédois Lars Levi Læstadius (1800-1861), aux origines lapones, ainsi que des spécialistes des aurores boréales et des phénomènes magnétiques. Participaient également à l'expédition des peintres de la Marine et des paysagistes.

La mission d'exploration de *La Recherche* fut d'autant mieux reçue dans l'opinion qu'un des officiers a exceptionnellement reçu l'autorisation d'être accompagné… par sa femme : Léonie d'Aunet (1820-1879), qui était écrivain et très en vedette à Paris. Elle a donné à

16. Lire à ce sujet Einar-Arne Drivenes, « Voyages de la Commission scientifique du Nord, en Scandinavie, en Laponie, au Spitzberg et aux Feroë, durant les années 1838, 1839 et 1840 », *Inter-Nord*, n° 20, Paris, CNRS Éditions, 2003, p. 77-85.

17. Jean Malaurie, *Oser, résister*, Paris, CNRS Éditions, 2018.

l'expédition un certain snobisme et quelque publicité au retour ; elle fut la première femme occidentale à fouler le sol du Spitzberg[18].

Les travaux de cette Commission brillamment dirigée par les officiers furent publiés par les soins du département de la Marine, établissant de ce fait que, sans son concours, rien de grand ne pouvait se faire dans l'Arctique. *Dix-sept volumes* couvrent la Scandinavie, la Laponie, le Spitzberg et les îles Féroé dans les années 1838, 1839, 1840.

Avec Jean Sauvage, Paul Gaimard est un des grands hommes méconnus de notre histoire polaire. La France est ingrate pour ses illustres chercheurs.

On notera toutefois qu'aucune collaboration avec les autorités maritimes russes n'a été imaginée au cours de ces expéditions françaises de recherche maritime arctique ; aucun observateur britannique n'est par ailleurs présent. Il y a là un manifeste et regrettable ego des institutions et des disciplines de l'Europe de l'Ouest, malgré cette ouverture heureuse vers Stockholm et ses spécialistes nordiques[19]. Est-ce dû à une susceptibilité du tsar soucieux de garder son autorité sur le plan maritime russe ? Il appartient à l'historien d'explorer cette carence.

## L'exploration française de l'Antarctique : les deux premières et exceptionnelles expéditions du commandant Charcot

Le commandant Jean-Baptiste Charcot (1867-1936) est sans aucun doute la première grande figure du renouveau de l'histoire polaire française. Fils du célèbre neurologue Jean-Martin Charcot (1825-1893), il s'est illustré dans l'Antarctique en tant que commandant du *Français* (1903-1905) et du *Pourquoi-Pas ?* (première expédition : 1904-1905 ; deuxième expédition : 1908-1910). Le programme de la seconde expédition sur la côte du continent Antarctique a été défini par l'Académie des sciences.

La grande qualité de ces deux expéditions antarctiques françaises tient à la maîtrise du commandement et à la qualité des scientifiques rassemblés : M. Bongrain (astronomie, sismographie), J. Rouch (météorologie, océanographie), Dr E. Gourdon (géologie, glaciologie), L. Gain (zoologie, botanique) et enfin A. Senouque (magnétisme). Autre rare qualité du commandant Charcot : avoir publié, avec un très grand soin, au Muséum national d'histoire naturelle, les résultats de ces expéditions antarctiques historiques. La qualité d'une expédition polaire ne tient pas seulement à l'exploration, à ses difficultés, à la maîtrise des programmes de recherche, mais aussi à la publication intégrale des volumes. Le chef d'expédition doit en suivre attentivement la publication : tel est un des grands mérites du commandant Charcot.

Le commandant Charcot, après la Première guerre mondiale – à laquelle il a participé en tant que commandant d'un navire-espion britannique dans la Manche –, n'a pas eu des rapports faciles avec la Marine française. Sa nomination, à titre exceptionnel, en tant que capitaine de frégate en raison de son prestige (1923 ; promotion « extraordinaire » due au Président de la République) a suscité des suspicions à son endroit, des rancœurs, des jalousies, de la part du corps de la Marine nationale. Lors de la Deuxième Année polaire internationale (1932-1933), le commandant Charcot a été chargé de participer à cette expédition qui était sous l'autorité, sur la côte orientale du Groenland, du lieutenant Yann Habert, de caractère difficile. Aussi, le commandant Charcot se vit-il attribuer un titre cocasse, pour ne pas dire désagréable : « coordinateur matériel ».

À la fin de sa vie, le commandant Charcot était un homme âgé ; il ne commandait pas le navire lui-même

18. *Ibid.*

19. La Fondation française d'études nordiques (1964-1975), créée à Rouen à mon initiative, a réalisé six congrès internationaux sous la tutelle scientifique du Centre d'études arctiques (EPHE-VIe section). Je signale le Premier congrès international de l'industrie morutière dans l'Atlantique Nord, qui s'est tenu à Rouen et Fécamp les 27, 28 et 29 janvier 1966. Les rapports ont paru dans un ouvrage qui est un classique : *Géo-économie de la morue. Rapports scientifiques publiés sous la direction de Jean Malaurie*, Paris/La Haye, Mouton, 1969, 487 p. Ce congrès s'est traduit par une résolution internationale dont voici un extrait :
« Les congressistes du Premier congrès international de l'industrie morutière de l'Atlantique Nord : "Tradition et Avenir", réunis à Rouen et à Fécamp, les 27, 28 et 29 janvier 1966, sous l'égide de la Fondation française d'études nordiques, adoptent les résolutions suivantes :
1. Que les travaux entrepris sur le plan international par les instances spécialisées en vue d'une exploitation plus rationnelle des ressources morutières de l'Atlantique Nord soient, compte tenu des graves menaces de l'appauvrissement des stocks, poursuivis et développés.
2. Il devient nécessaire, en effet, que l'ensemble du problème donne lieu à des mesures urgentes, concrètes et satisfaisantes sur le plan biologique, mais aussi acceptables pour les professionnels et applicables par les autorités nationales intéressées. […] » On lira le texte complet de cette résolution p. 469.

mais était assisté d'un officier de marine. Il prit la décision de transformer son navire, le *Pourquoi-Pas ?*, en bateau-musée à Saint-Malo, après une dernière expédition hydrographique dans les eaux du Groenland oriental. Mais il mourut en mer le 16 septembre 1936 : le *Pourquoi-Pas ?* fit naufrage dans une tempête de huit heures au large de Reykjavik (Islande). Jean-Baptiste Charcot était un médecin mais également un hydrographe ; il a publié tous ses travaux arctiques à l'Institut océanographique qu'a fondé le Prince Albert 1er (1848-1922), remarquable organisateur de la recherche, à Monaco.

En 1911, le commandant Charcot a été nommé directeur d'études *honoraire* à l'École pratique des hautes études – IIIe section « Sciences naturelles », à Dinard. En 1957, je lui ai succédé à la VIe section « Sciences sociales »[20], bénéficiant de la première chaire de géographie polaire française, créée par Fernand Braudel sur la requête de Lucien Febvre et avec le soutien d'un très grand nombre de spécialistes, tel Claude Lévi-Strauss. En tant que directeur du Centre d'études arctiques (CNRS-EHESS), fondé en 1957 suite à ma nomination en tant que directeur d'études, j'ai examiné dans quelle mesure nous pouvions bénéficier des travaux du laboratoire de la IIIe section à Dinard, que dirigeait le commandant Charcot. Hélas ! Pas de bibliothèque à ce laboratoire, pas de revue polaire, pas d'enseignement, pas de thèses ![21] Le commandant Charcot n'était pas d'esprit universitaire. Lorsque j'ai été nommé directeur d'études à la VIe section nouvellement créée, j'ai observé que celle-ci n'avait aucune relation suivie et créative avec la IIIe section. J'ai renoncé à poursuivre dans la recherche d'un double patronage (VIe et IIIe section) pour cette chaire arctique.

J'observe que, lors de toutes ces expéditions *et* dans l'Antarctique *et* dans l'Arctique, le commandant Charcot, qui avait de très bonnes relations avec ses collègues britanniques, n'a cependant entrepris aucune coopération avec les Russes sur le plan de la glaciologie et de l'hydrographie marine, où l'on compte pourtant d'éminents spécialistes.

20. Qui sera ultérieurement transformée en École des hautes études en sciences sociales (EHESS) en 1975.

21. Ce laboratoire particulièrement inactif reprit vie notamment grâce aux travaux du professeur Samuel Étienne, auteur d'un article dans le chapitre I de cet ouvrage (p. 61-62) retraçant le récit de l'histoire mouvementée de la création d'une direction d'études honoraire pour le commandant Charcot et du devenir de son laboratoire après sa mort.

# Les Expéditions polaires françaises – Missions Paul-Émile Victor (1948-1953)

## Rehausser le prestige français d'après-guerre

En 1945, sur la recommandation d'Edgar Faure, ministre d'État, le gouvernement soutient trois opérations pour redonner du prestige à la France : l'ascension de l'Annapurna, avec l'appui du Club alpin français, et dont Maurice Herzog (1919-2012) sera le vainqueur ; les recherches océanographiques françaises, auxquelles le commandant Cousteau (1910-1997), avec son célèbre navire la *Calypso*, donne un prestige incontestable ; les expéditions polaires dirigées par Paul-Émile Victor (1907-1995), explorateur du Groenland – dont il avait effectué la traversée en traîneau à chiens par la région sud en 1936, avec trois compagnons – et conférencier de talent.

Depuis la catastrophe du *Pourquoi-Pas ?* en 1936, la France n'avait plus d'activité polaire. L'université était absente : pas de chaire, pas de programme polaire dans les directions de recherche, notamment au CNRS, cependant que les autorités américaines en Alaska et les Britanniques – avec la création, au département de géographie de l'université de Cambridge, du Scott Polar Research Institute – multipliaient les missions d'étude. Moscou, avec le puissant Institut de recherche arctique et antarctique de l'URSS fondé par Lénine à Leningrad, était particulièrement actif *et* dans l'océan glacial *et* en Sibérie *et* dans l'Antarctique. Dans ce contexte, la France était singulièrement absente. Personne n'a oublié l'opération Pôle Nord organisée par le futur amiral Ivan Papanine (1894-1986) en 1937-1938, à la requête de Staline. J'ai eu l'honneur d'être reçu au présidium de l'Académie des sciences de l'URSS et de lui être présenté à cette occasion[22].

Paul-Émile Victor est apparu après la guerre comme un explorateur talentueux, multipliant les conférences salle Pleyel, les interviews à la radio et dans la presse. Il mettait en valeur sa traversée du sud du glacier de l'inlandsis groenlandais, l'été 1936, en compagnie de l'artiste danois Eigil Knuth (1903-1996), d'un ingénieur glaciologue suisse, Michel Pérez (1909-1994), et du docteur Robert Gessain (1907-1986). Incontestablement, Paul-Émile Victor, orateur de talent, se révélait un espoir pour la recherche polaire française.

22. Jean Malaurie, *Ultima Thulé*, Paris, Le Chêne, 3e édition, 2016, p. 349 et p. 406.



*Figure 5 : Le commandant Charcot en 1925. Library of Congress, Prints & Photographs Division, LC-DIG-ggbain-04801. © Libre de droits*

Avec une rare habileté, soutenu par un ancien ministre du Général de Gaulle, André Philip, et le très influent Edgar Faure[23], il a su décider le Conseil des ministres à lui accorder une somme considérable destinée à un comité polaire privé. Le projet ambitieux d'une grande expédition au Groenland devant étudier l'inlandsis (flux de la glace, glaciologie profonde par échosonde, météorologie) et le secteur périphérique déglacé (géologie, géographie, botanique, zoologie), à laquelle s'ajouterait une expédition antarctique parallèle en Terre Adélie (terre française), fut accepté par le gouvernement. Quelques mois plus tard, une subvention de quarante millions de francs fut votée le 28 février 1947 et inscrite au budget de l'Éducation nationale (CNRS).

Il y eut au total trois expéditions EPF dans le nord du Groenland. L'objectif était notamment l'installation d'une station centrale, l'étude des glaces, de leur vélocité, et l'établissement d'une carte sous la glace (1948, 1949-1951). Ce programme fut ensuite amplifié d'un organisme international dont la France assurait la logistique : l'EGIG (Expédition glaciologique internationale au Groenland), en coopération avec le Danemark et la Suisse – on remarquera encore une fois l'absence de la Russie. Par la suite, tous les efforts français furent tournés vers l'Antarctique – sans les Russes, mais en accord étroit avec la Marine nationale et les États-Unis.

## La première mission arctique : Groenland, 1948

Ainsi, le 14 mai 1948, vingt-cinq hommes et quatre-vingt-dix tonnes de matériel appareillaient de Rouen à bord du *Force*, un cargo norvégien de modèle ancien[24], pour la grande aventure du Groenland. L'expédition était mécanisée. Il avait été décidé que l'emplacement de la Station centrale française qui verrait le jour au Groenland serait non loin du site, choisi par Alfred Wegener[25], de la station allemande Eismitte, active de 1930 à 1931, où avaient été réalisées des observations de météorologie, de surface et de glaciologie sous la direction, dans des conditions dramatiques, du glaciologue allemand Johannes Georgi (1888-1972)[26].

Je peux témoigner tout autant de cette expédition que, sur la recommandation de mon maître, le grand géographe Emmanuel de Martonne (1873-1955), membre de l'Académie des sciences, j'avais précisément été désigné par la commission d'études maritimes de l'Académie comme compagnon de Paul-Émile Victor en tant que géographe-physicien.

Cette expédition fut – hélas ! – un échec. Il en est plusieurs raisons. La première : l'expédition était sous autorité d'un organisme privé : les Expéditions polaires françaises – Missions Paul-Émile Victor. Le CNRS refusait de prendre autorité complète sur ce projet pour des raisons de prudence financière. Ainsi que le précise Paul-Émile Victor lui-même, ces expéditions « sont une organisation privée bénéficiant de subventions officielles ; elles couvrent environ les deux-tiers des sommes nécessaires »[27]. Le CNRS, ce grand organisme créé en 1939

23. Député jurassien, il n'a eu de cesse de soutenir Paul-Émile Victor dans son programme polaire suite à l'intérêt qu'il portait au développement de la petite usine de pipes dirigée par le père de Victor à Saint-Claude.

24. Il n'était pas ceinturé de bois pour assurer sa sécurité dans les glaces.

25. Alfred Wegener (1880-1930), mort sur le glacier en 1930 au cours de son expédition fondatrice, est le père de la théorie de la tectonique des plaques.

26. Johannes Georgi préfaça la première édition allemande des *Derniers rois de Thulé* en 1957 (deuxième édition : *Die letzten Könige von Thule. Leben mit den Eskimos*, Frankfort, Wolfgang Krüger Verlag, 1977, 392 p., nouvelle traduction).

27. Paul-Émile Victor, *Groenland 1948-1949*, Paris, Arthaud, 1951, p. 45.

par Jean Perrin et le ministre Jean Zay, était fragile. Ses crédits, essentiellement tournés vers des problèmes de sciences dures, étaient réduits, la France étant exsangue au lendemain de la guerre. Le directeur du CNRS, Jean Coulomb, avait gardé en souvenir le désastre du *Pourquoi-Pas?* et des frais considérables engagés à la suite de ce naufrage. Si l'expédition arctique française de 1948 devait connaître un tel destin, le CNRS n'y survivrait pas financièrement. Aussi fut-il décidé que l'expédition serait « privée », avec un comité scientifique qui lui serait propre, sous patronage de l'Académie des sciences – les comptes étant seulement vérifiés par le CNRS.

Deuxièmement, au cours de l'expédition, à bord du navire et à la suite du débarquement sur la côte, au 69°46'N, dans la baie de l'Eqip Sermia, il est apparu que notre groupe de trente chercheurs et techniciens ne bénéficiait pas d'une réelle cohésion. En effet, le « comité scientifique » avait sa vie à part et n'avait pas pris la précaution, avant le départ, de réunir tous les chercheurs afin que chacun présente son programme. Ils ne se connaissaient donc pas les uns les autres. Il n'y avait pas collaboration entre le comité et l'ensemble des chercheurs. Au début de l'expédition, aucune réunion commune ne fut organisée. L'interdisciplinarité ne pouvait donc s'engager.

L'expédition était complexe dans son principe : glaciologie avec des échosondes, étude de la gravimétrie, observations de la vie de ce puissant glacier vaste comme cinq fois la France et, sur la côte déglacée depuis huit mille ans, étude de la géographie physique, de la biogéographie, de la botanique, de la zoologie et de la météorologie. Elle comportait quatorze chercheurs d'âges différents : certains d'une cinquantaine d'années, tel le géophysicien, polytechnicien et éminent cartographe Jean Nevière ; le météorologiste Michel Bouché, désigné comme chef de la Station centrale ; le polytechnicien et géodésien Albert Bauer ; le très remarquable physicien chargé des microparticules, Philippe Pluvinage, de l'université de Strasbourg ; ou encore, le chef de la section de géographie et de sciences naturelles sur la côte, le géologue précurseur André Cailleux (1907-1986) ; et d'autres plus jeunes, comme mon ami Paul Perroud, géodésien âgé de vingt-cinq ans comme moi-même, sans oublier celui qui devait devenir mon ami, le physicien Alain Joset ; il est hélas tombé dans une crevasse en août 1951, avec l'observateur danois Jens Jarl, dans leur tracteur chenillé[28]. Les mécaniciens avaient pour mission de faire fonctionner régulièrement les convois de quatre à six Weasel, engins chenillés américains transportant environ deux tonnes de vivres et de matériel.

Il était urgent de souder le comité scientifique. Il comportait cinq personnes, aucune n'ayant de titre scientifique confirmé tel un doctorat d'État ou la direction d'un laboratoire de recherche dans les disciplines concernées, à l'exception du docteur Raymond Latarjet, radiobiologiste, venu pour une seule campagne et par amitié, afin de soutenir Paul-Émile Victor ; mais il était sans compétences glaciologiques, étant codirecteur de l'Institut du radium (Paris). Paul-Émile Victor, par ailleurs, révéla au cours de l'expédition, à bord du navire, que le titre d'« ingénieur » qui lui était accordé était inexact : il avait quitté l'École centrale de Lyon avant de passer le concours et ne bénéficiait d'aucun doctorat d'université. Cet aveu fit une impression déplorable auprès des partenaires de l'expédition, notamment parmi les ingénieurs diplômés de cet établissement à Paris et à Lyon. En effet, un accord privé avait été exigé par Paul-Émile Victor, signé par chacun d'entre nous, et qui était tel que nous reconnaissions son autorité en lui permettant de regarder, pour maintenir la cohésion de l'expédition, les contenus des journaux privés et les résultats scientifiques. Beaucoup d'entre nous jugèrent cette disposition personnelle tout à fait excessive, d'autant qu'au cours de ces entretiens, il nous avoua qu'il avait la double nationalité française et américaine. Certains d'entre nous, suite à la guerre, étaient anti-Américains et trouvèrent scandaleux que l'expédition ait pu être engagée sans que cette donnée ait été précisée. Estimant avoir été dupés dans leur inscription à un programme dit français, ils annoncèrent qu'ils ne participeraient à aucune des campagnes à venir. De fait, certains membres de la première expédition refusèrent de se joindre à la suivante.

Au cours de l'expédition, des oppositions s'affirmèrent également entre les sciences dures (géophysique, échosonde en profondeur ; glaciologie, climatologie) et les sciences naturelles concernant la côte déglacée, qui devait être étudiée par les géographes-physiciens, les géologues et les naturalistes. Aucune réunion d'ordre scientifique n'ayant rassemblé les uns et les autres, un esprit de compétition mina la cohésion de l'expédition au cours des opérations. Paul-Émile Victor n'avait pas l'autorité scientifique et personnelle pour arbitrer et un certain désordre commença à apparaître. À la fin de la mission, nous avions tous convenu tacitement que

28. Liste des membres scientifiques : Michel Pérez, glaciologue ; Albert Bauer, glaciologue et géodésien ; Philippe Pluvinage, physicien chargé des microparticules ; Marc Boyé, géographe (27 ans) ; André Cailleux (41 ans), chargé de la section histoire naturelle et géographie ; Jean-Pierre Geyer, géodésien adjoint ; Michel Guéneau, cryopédologue adjoint ; Jean-Charles Heuberger, physicien adjoint (30 ans) ; Jean Malaurie, géographe, agrégatif de géographie (26 ans) ; Jean Martin, physicien ; Alain Joset, physicien ; Paul Perroud, géodésien (28 ans) ; Jean Nevière, géodésien ; Gérald Taylor, physicien (30 ans). À ces noms s'ajoutent ceux des techniciens chargés des opérations.

cette expédition dite « préparatoire » de 1948 était un échec. Pour l'essentiel, nous avions construit une piste avec des ouvriers groenlandais en cassant des cailloux, transporté quarante-trois tonnes de matériel au pied du glacier, édifié un téléphérique grâce à l'ingénieur suisse Michel Pérez, mais nous étions arrivés trop tard pour commencer à monter sur la glace de cet inlandsis qui se dressait, en paliers successifs, vers les 1 500 mètres à partir desquels la « piste » conduisait au centre du Groenland, à 3 000 mètres d'altitude.

Après un mois de travail fastidieux de préparation de l'itinéraire, surpris que cette action n'ait pas été réservée à davantage d'ouvriers groenlandais – notre mission étant essentiellement scientifique –, j'avais exigé auprès de Paul-Émile Victor de partir en mission dans l'île de Disko en compagnie du senior géologue André Cailleux, qui devait m'initier à la cryopédologie. Et depuis la fin juillet, j'avais ainsi commencé à procéder au lever d'une carte au 1 : 25 000 dans le but d'étudier une petite montagne crétacée éocène qui culminait à 467 mètres ; mon objectif était de définir sa capacité d'érosion en relevant tout phénomène de cryopédologie[29]. J'avais même l'audace de vouloir mathématiser toutes mes mesures à partir de la planimétrie de cette petite montagne gréso-sableuse[30]. Le sénior géologue me quitta trois semaines plus tard ; je poursuivais intensément mes recherches (août-septembre), lorsque j'ai reçu un message urgent : « Rejoignez l'expédition sur le bord du grand glacier. » Ce que je fis avec beaucoup de difficultés, avec l'aide de Groenlandais pour traverser des bras de mer, de grandes îles. Ce camp ultime au pied du glacier était éloigné du site où je poursuivais mes recherches cryopédologiques. Enfin, après une longue marche solitaire en bordure du grand glacier, j'atteignis le corps de l'expédition qui était en pleine dérive.

Paul-Émile Victor ayant aujourd'hui disparu, je peux révéler ici, dans cet ouvrage, que la mission connaissait un moment très grave : elle faisait face à une mutinerie.

Lorsque je suis entré dans la tente qui rassemblait tous mes camarades, Paul-Émile Victor était invectivé :

> « Polichinelle des pôles, tartarin des glaces, nous te dénoncerons au débarquement au Havre ! Tu n'as aucun titre scientifique et ces quarante tonnes qui sont au bord du glacier, tu nous invites à les retransporter sur la côte pour les protéger ? Tout cela est absurde ! Nous avons perdu un été, les scientifiques n'ont rien pu faire ! »



*Figure 6 : Sur le* Force, *Paul-Émile Victor indique au capitaine une route à travers les glaces de la banquise, mai 1948. © Jean Malaurie*

Mon camarade Philippe Pluvinage, grand physicien spécialiste du magnétisme, m'a soufflé qu'il ne participerait pas à la deuxième expédition, celle-ci lui paraissant par trop relever du boyscoutisme et ne lui ayant pas permis d'assurer le programme scientifique qu'il souhaitait. Il m'a demandé de prendre la parole au nom de la recherche[31]. Ce que j'ai fait, et j'ai invectivé mes camarades :

> « Taisez-vous, grandes gueules ! Sans Victor, nous ne serions pas là ! Tout ce que vous dites n'a pas de sens, il n'est pas d'expédition qui ne connaisse des difficultés ! Nous avons à nous réformer ! Tout reflet de cette affaire dans la presse aura un résultat détestable : les crédits ne seront plus versés et il n'y aura pas de nouvelle mission polaire française au Groenland avant des années ! »

29. On se reportera à ma thèse, *Thèmes de recherche géomorphologique dans le nord-ouest du Groenland*, Paris, CNRS Éditions, 1968, et à *Arctica I. Écosystème arctique en haute latitude*, Paris, CNRS Éditions, 2016.

30. André Cailleux, *Terre Arctique. Avec l'expédition française au Groenland*, préface de Paul-Émile Victor, Paris, Arthaud, 1949. Dans cet ouvrage est rappelée, en termes précis et chaleureux, notre collaboration dans l'île de Disko.

31. Il connaissait mon activité syndicale à l'Institut de géographie de la rue Saint-Jacques à Paris ; au dernier étage, en effet, se trouvait un département de physique des matériaux auquel il avait appartenu. En 1947, j'étais président de l'Union des géographes de la faculté des lettres (UGFL) qui, dans l'agitation syndicale, avait été chargée par la Commission ministérielle d'études pour la réforme de l'Enseignement supérieur de proposer un plan de réforme de l'enseignement géographique de licence et d'agrégation. Philippe Pluvinage m'avait mis en rapport avec le président de cette commission, Henri Wallon (1879-1962), grand spécialiste de la psychologie de l'enfant, devenu par la suite un ami. C'est Henri Wallon qui m'a permis de mettre en action, pour ma troisième expédition au Groenland (ma mission CNRS en solitaire de 1950-1951), un programme de Rorschach, tests de projection de psychologie, et des tests d'attention René Zazzo. C'étaient les premiers tests de psychologie réalisés dans le nord du Groenland.

Et me tournant vers Paul-Émile Victor, je lui ai dit :

> « Cher Paul-Émile, il faut accepter un directeur adjoint. Vous serez à Paris pour diriger *et* la mission en Terre Adélie, *et* la mission du Groenland. Mais sur place, il faut un homme d'expérience. Et ce sera le directeur adjoint de l'expédition, qui aura tout pouvoir d'administration. »

Ce qui fut accepté et apaisa les esprits. Ce fut Gaston Rouillon (1915-2007), officier des chasseurs alpins, qui se révéla parfaitement compétent en logistique.

## Vers une étude pluridisciplinaire de l'Arctique

Au cours de la deuxième mission, j'ai pu poursuivre mes recherches en bénéficiant d'une complète autonomie, avec des moyens financiers parfaitement adaptés à mon programme. Je m'étais affirmé. J'ai quitté le navire en cours de route sur la côte sud-ouest du Groenland ; une corvette groenlandaise est venue me chercher et pendant quatre mois, j'ai pu procéder en solitaire à des recherches de géomorphologie intégrée du plus grand intérêt. Cette mission de géocryologie a fait date dans ma carrière et j'en suis profondément reconnaissant à Paul-Émile Victor.

Nous avons eu un entretien au retour de l'expédition. Je lui ai dit :

> « Il est tout de même surprenant que cette grande expédition polaire française ne comporte pas de biologiste, de psychologue, d'ethnographe, d'historien. C'est tout à fait absurde. Je ne participerai à la troisième mission que dans la mesure où la charte me permettra de faire aussi un travail de géographie humaine et d'ethnologie.
> — Je ne peux faire autrement, m'a-t-il répondu. L'Académie des sciences a déclaré que les programmes dans l'Arctique et dans l'Antarctique devaient être joints ; on doit observer que, puisqu'il n'y a pas d'hommes en Terre Adélie dans l'Antarctique, par souci de cohérence, on n'étudiera pas les hommes dans l'Arctique.
> — Si vous ne changez pas ce point de vue aux conclusions absurdes dans le cadre d'une grande expédition polaire nationale, répliquai-je alors, je vous quitte et je poursuivrai autrement les recherches engagées en tant que géographe. Pardonnez-moi, mais la géographie est une science totale : géographie physique, biogéographie et géographie de l'homme. »

Le point de vue de Victor ne changea pas. Il était tenu par ses accords avec l'Académie des sciences où il ne faisait pas autorité ; il avait des ennemis féroces – notamment le père Lejay, jésuite spécialiste en physique de la matière, qui lui était parfaitement opposé. Ce dernier ne supportait pas, notamment, son manque de titre scientifique et sa binationalité masquée.

Et c'est ainsi que j'ai poursuivi avec le CNRS et, ultérieurement, les Hautes Études, un très large programme qui comportait l'environnement, la géographie physique, la géologie, la climatologie et la géographie humaine. Je devais aboutir à une réflexion selon laquelle la nature se régule elle-même : c'est retrouver le principe d'homéostasie précisé par James Lovelock (né en 1919). Il se trouve qu'avant même que sa théorie ne soit présentée, j'ai énoncé ce principe à partir d'organismes d'accumulation des pierres qui étaient qualifiés d'éboulements. J'ai pu démontrer que ces éboulements, en fait, devenaient des éboulis ordonnés, striés, ayant une organisation qui leur était personnelle. J'ai donc, en quelque sorte, révélé à la géographie une entité géomorphologique essentielle jusqu'alors négligée.

Une troisième expédition en solitaire au Groenland approfondit le programme de géographie humaine : généalogie de ce peuple isolé établissant que le créationnisme n'avait pas de sens dans l'histoire de la démographie humaine. C'est ainsi que j'ai préparé un enseignement suivant une certaine méthode : l'anthropogéographie, c'est-à-dire que les peuples premiers ne peuvent être compris que dans l'analyse de leur relation physique, sensorielle, avec les pierres, la végétation et le monde animal. C'était d'autant plus juste que ceci établissait que l'homme relève du monde animal ; et que par exemple, ce qui, selon l'anthropologie évolutionniste, fonde l'homme : la conscience de l'inceste, est d'inspiration biologique, la primatologie contemporaine établissant que l'animal pratique l'évitement de l'inceste. La biologie va ainsi à l'encontre de la philosophie lévi-straussienne. C'est la raison pour laquelle, dans mon enseignement, j'ai dirigé et maintenu pendant dix ans une station géographique, géologique et climatologique au Spitzberg (Svalbard), avec des chercheurs de premier ordre dont Thierry Brossard, Daniel Joly (futurs directeurs de recherche au CNRS), Claude Lepvrier (maître de conférences à l'université Pierre et Marie Curie) et Marie-Françoise André, qui a fondé une brillante école géomorphologique française à l'université de Clermont-Ferrand. D'autres noms pourraient être mentionnés ; pendant dix ans, chaque année, dix chercheurs ont travaillé sur les glaces, les océans, la microbiologie et la géomorphologie.

Pour ce qui concernait les Expéditions polaires françaises, le ver était dans le fruit. Le programme groenlandais se poursuivit en 1950 et fut mené dans le cadre d'une expédition glaciologique internationale permettant aux Danois, aux Allemands et aux Suisses de participer à l'effort français ; cependant la direction n'était plus française mais collégiale. Les grands instituts russes de glaciologie et de climatologie arctique ne furent pas sollicités et à nouveau, dans ces notes, je m'interroge : comment

peut-on conduire un programme international de glaciologie sans le concours de nos collègues soviétiques, qui sont parmi les plus éminents dans les sciences des glaces aussi bien dans l'Arctique que dans l'Antarctique ?

Il appartint par la suite au Centre d'études arctiques, créé, à ma demande et à celle de Fernand Braudel, à l'École pratique des hautes études (EPHE) en 1957, lors de ma nomination à la VI[e] section (devenue EHESS en 1975), puis co-rattaché au Centre national de la recherche scientifique (CNRS) en 1980, de parfaire ce programme pluridisciplinaire dans l'Arctique. Il permit de replacer la France dans le groupe majeur des grands centres internationaux de recherche arctique. Et j'ai opéré de façon telle que mes camarades soviétiques de recherche, ainsi que le grand Institut de recherche arctique et antarctique de l'URSS à Leningrad, puissent coopérer étroitement avec le Centre d'études arctiques[32]. La France n'a en effet bénéficié, sur le plan arctique, que de ce laboratoire, au demeurant de dimensions modestes : il était constitué d'un bureau de seulement dix personnes – y compris moi-même, avec pour secrétaire générale Sylvie Devers[33]. Dans le cadre de ses activités, il a cependant tout à la fois créé une revue bilingue, *Inter-Nord* (seule revue arctique française du CNRS), organisé treize congrès arctiques internationaux et animé un programme de cent thèses sur le front circumpolaire, de l'Alaska jusqu'à la Sibérie. Tous les travaux des congrès ont été publiés, ainsi que les débats, dans une collection appelée « Publications du Centre d'études arctiques ». Je rappelle que la revue *Inter-Nord* (CNRS Éditions) compte 21 volumes et près de 300 auteurs de nationalités multiples (français, anglais, allemands, russes, scandinaves, américains, canadiens, danois, groenlandais, etc.) : une véritable encyclopédie polaire de plus de 6500 pages. Il est à noter qu'il n'y a de recherche arctique possible que dans la mesure où sont mis en place une chaire dédiée et un programme pluridisciplinaire, en étroite coopération avec le ministère des Affaires étrangères et la Marine nationale.

Je dois avouer que je ne parvins jamais à obtenir que le Centre d'études arctiques, en tant que laboratoire universitaire aux moyens naturellement limités, soit coiffé par un comité arctique national sous autorité directe du Président de la République ou du Premier ministre ; j'ai toujours souhaité que la France dispose, sous leur patronage, d'un programme de recherche permanent dans l'Arctique, toutes disciplines confondues. J'ai eu à cet égard des entretiens négatifs avec Jacques Chirac, malgré toute son amicale fidélité pour le directeur de la collection Terre Humaine et créateur de l'Académie polaire d'État à Saint-Pétersbourg[34] ; avec le ministre de l'Éducation Nationale, notamment François Fillon ; avec le ministre des Affaires étrangères, notamment Dominique de Villepin. Tous m'ont opposé le fait que la France n'avait pas d'intérêt arctique national et qu'il convenait d'en rester à des actions strictement universitaires et ponctuelles. C'est ainsi que la France a manqué son rendez-vous avec l'Histoire, celle d'être une grande nation de la recherche au pôle Nord[35].

On se reportera à *Arctica I. Écosystème arctique en haute latitude* : dans les premiers chapitres, je m'interroge en effet sur la difficulté, pour un universitaire, d'œuvrer sur un espace d'importance géopolitique internationale (voir la préface : « Un regard de géohistorien. Du Groenland à la Sibérie », p. 7-29 ; elle est suivie du chapitre : « Réflexions épistémologiques », p. 33-38, et d'un autre intitulé « Géographie arctique », p. 39-45). Dans ces pages, je fais valoir que la recherche, en France, quand elle touche à des problèmes de géopolitique générale, devrait être reliée à un programme gouvernemental plus vaste qui permettrait ainsi de disposer de moyens et de perspectives à la hauteur.

Je n'ai jamais été gratifié de cet appui, malgré l'accueil toujours très amical des présidents de la République (Valéry Giscard d'Estaing, François Mitterrand, Jacques Chirac), et des différents ministres concernés. À la vérité, ils n'aimaient pas ces programmes autonomes des universités qu'ils ne pouvaient contrôler eux-mêmes. Ce mal que j'évoque a concerné nombre de mes collègues aux Hautes Études, qui ont ouvert des pistes mais qui, dans une extrême solitude, ont observé qu'elles restaient dans le cadre de leur chaire universitaire ou de leur département ; alors que, touchant à des problèmes d'intérêt national et international, elles auraient pu être reliées par le ministère des Affaires étrangères ou par le ministère de la Recherche, si ces derniers avaient institué des programmes nationaux sur un thème donné, les travaux étant diffusés en deux langues, dont l'anglais.

32. Je me permets d'indiquer la dimension des organismes : l'Institut de recherche arctique et antarctique a deux brise-glace, cent avions et mène dix expéditions dans l'Arctique par an, sans compter celles dans l'Antarctique.

33. Sylvie Devers administra par la suite avec talent le Fonds polaire Jean Malaurie, seule bibliothèque polaire française, située au sein de la bibliothèque centrale du Muséum national d'histoire naturelle. Reconnu comme une entité particulière, le Fonds polaire compte en 2018 plus de 30 000 volumes, manuscrits et périodiques, outre des donations importantes de chercheurs.

34. École des cadres formant les élites nord-sibériennes dans un établissement de 23 000 mètres carrés ; elle compte près de 1600 élèves autochtones.

35. Voir Jean Malaurie, *Oser, résister*, Paris, CNRS Éditions, 2018.

## Paul-Émile Victor, conseiller des autorités américaines à Thulé (février 1952 – juillet 1957)

Les Expéditions polaires françaises – Missions Paul-Émile Victor, comme déjà mentionné, ont poursuivi leur programme polaire essentiellement dans l'Antarctique, avec auparavant la mission glaciologique internationale dite EGIG (Expédition glaciologique internationale au Groenland) : 1957-1960 (EGIG 1), 1967-1968 (EGIG 2), dont l'œuvre s'acheva par la fermeture de la Station centrale du Groenland. Albert Bauer, Paul Perroud et Claude Lorius, notamment, ont joué un rôle majeur dans ces opérations qui visaient, en particulier, à mettre en œuvre un telluromètre.

Auparavant, il doit être indiqué que le programme spécifiquement français au Groenland des Expéditions polaires françaises, qui avait commencé par la première campagne de 1948 puis la seconde de 1949, fut suivi d'une campagne en 1950. Fin 1949, j'avais eu avec Paul-Émile Victor un entretien assez vif – que j'ai déjà évoqué –, lui indiquant que ce programme sur la côte devait non seulement être intensifié mais élargi, et qu'en ce qui me concernait, si le géographe n'était pas autorisé, au-delà de la géographie physique, à faire de la géographie humaine, ma démission était inévitable. Je lui ai donné quinze jours pour changer mon cahier des charges ; ce ne fut pas le cas et je démissionnai. Suite à mon départ, Paul-Émile Victor supprima tout le programme sur la côte déglacée du Groenland, sans même consulter les partenaires qui avaient des recherches en cours – notamment Hubert de Lesse (1914-1972), remarquable entomologiste du Muséum national d'histoire naturelle, qui m'était très proche et qui a été sur le bord de se suicider, des études prometteuses avec les lépidoptères groenlandais étant engagées.

J'avais la plus grande estime pour Paul-Émile Victor, malgré toutes les critiques qu'il avait subies en tant que chef d'une expédition polaire n'ayant, je le rappelle, aucun titre scientifique et possédant une double nationalité. Son prestige est considérable, particulièrement dans l'Antarctique. De concours avec la Marine nationale, les expéditions en Terre Adélie ont obtenu des résultats très positifs grâce au glaciologue Claude Lorius et à mon ami Jacques Labeyrie, grand spécialiste de la radioactivité auquel je dois la datation, à Saclay, de mes propres échantillons de pierre et de tourbe prélevés à Thulé.

Le temps a passé. La parution de mon livre *Les Derniers rois de Thulé*, best-seller traduit en vingt-trois langues et tiré à un million d'exemplaires, a été de grande conséquence dans son édition danoise. L'opinion découvrait qu'en secret, le Premier ministre du Danemark avait passé un accord avec le Strategic Air Command (mandat présidentiel de Harry Truman, 1945-1953) en vue de créer une base aérienne pour bombardiers nucléaires[36].

Mais ils allèrent plus loin. Après la création de la base militaire de Thulé en juin 1951, l'U. S. Air Force décida en effet, à la fin des années 1950, la construction d'une base avancée à 250 kilomètres à l'est de Thulé, dans les glaces de l'inlandsis : Camp Century. Ce dernier était présenté à l'opinion, notamment danoise, comme un laboratoire d'étude des changements de climat et, à ce titre, il avait acquis une grande réputation. Mais il se trouve que, sous couvert de cette base connue de tous, il y avait un laboratoire ultrasecret en profondeur dissimulé dans près de trois kilomètres de tunnels visant à abriter 600 ogives nucléaires.

Et c'est alors que j'ai appris des Inuit qu'il était une rumeur selon laquelle un Français très connu s'était mis au service de l'armée américaine pour mener des opérations avec des engins chevillés sur le glacier. Je me suis renseigné. Effectivement, l'U. S. Air Force avait proposé à Paul-Émile Victor d'apporter à l'armée américaine son savoir-faire dans les tracteurs à glace que les Expéditions polaires françaises avaient su utiliser sur les glaciers du Groenland. En dehors de tout mandat de la recherche française, Paul-Émile Victor, qui avait double citoyenneté franco-américaine, a ainsi accepté une mission de conseil auprès des forces américaines, laquelle prit la forme d'un contrat de « conseiller spécial pour le nord du Groenland » avec les Américains du SIPRE (Snow, Ice and Permafrost Research Establishment). Sa fille en rappelle les caractéristiques dans ses mémoires :

> « Conseiller *very special*, Paul-Émile Victor n'hésite pas à communiquer des renseignements sur les balises glaciologiques ou la station centrale des EPF[37]. »

36. À la suite de cette agitation de presse, et compte tenu du rôle dont j'avais été investi le 18 juin 1951 par le chaman Uutaaq auprès du général américain, je fus chargé d'une mission de conseil par les services du Premier ministre du Danemark à la demande de M. Claus Bornemann, secrétaire général du gouvernement du Groenland à Nuuk. Mon rapport lui fut remis à l'automne 1967 et devait être transmis aux services du Premier ministre. J'y recommandais instamment que le Danemark, qui exerce un pouvoir de protectorat au Groenland, interdise tout atterrissage d'avion américain porteur de bombes nucléaires à Thulé. Mon avertissement était prophétique : le 21 janvier 1968, un B-52 s'est écrasé avec quatre bombes H. J'ai alors de nouveau été envoyé par Copenhague à Thulé, avec pour mission : que faire ? On se reportera à *Ultima Thulé*, Paris, Le Chêne, 3e édition, 2016. Je fais observer toutefois l'extrême ambiguïté de cette mission, le Danemark faisant partie du secrétariat général de l'Otan.

37. Stéphane Dugast et Daphné Victor, *Paul-Émile Victor. J'ai toujours vécu demain*, Paris, Robert Laffont, 2015, p. 313.

Ce contrat, qui fut signé en février 1952, se poursuivit jusqu'en juillet 1957.

L'opération suscita de très nombreuses critiques, notamment de la part de mes compagnons polaires de 1948 et 1949, qui reprochaient à Victor de travailler pour les États-Unis à titre personnel et militaire en mettant à profit son expérience logistique et ses connaissances en glaciologie acquises avec les chercheurs des missions françaises de 1948, 1949 et 1950. Mon ouvrage *Les Derniers rois de Thulé* avait été relayé par un journaliste connu, Robert Pommier (1919-1961), qui dévoila, entre le 18 et le 30 octobre 1952, « dans trois des plus grands journaux français, le rôle qu'ont joué les Français dans l'Opération Nord, révélant, par la même occasion, la stratégie polaire américaine face à son ennemi soviétique »[38].

Dans le livre de Daphné Victor, fille de Paul-Émile Victor, auquel j'ai refusé de participer malgré les propositions qui m'ont été faites, il est une tendance de cette auteure à critiquer son père. Je dois dire que l'impression est pénible. Elle révèle en particulier, ce que je n'aurais jamais fait, qu'il s'est séparé de façon tout à fait incorrecte de deux de ses plus proches amis qui lui reprochaient essentiellement son ego dans ses écrits et dans la presse, oubliant de rappeler l'œuvre de ses camarades. D'abord, André-Frank Liotard (1905-1982), chef des relations extérieures des Expéditions polaires françaises, qui l'avait toujours soutenu depuis 1940. C'est même le parrain de son fils aîné Jean-Christophe. André-Frank Liotard, qui a joué un rôle décisif dans la rencontre de Paul-Émile Victor avec André Philip, ministre du Général de Gaulle, a été peu à peu éloigné, comme si – selon l'auteure du livre – Victor était jaloux de cet ami ; il « serait intervenu auprès de la maison d'édition pour faire avorter le projet » de publication de son ouvrage sur l'expédition de 1950 en Terre Adélie[39]. C'était une habitude de Paul-Émile Victor, en effet, d'intervenir auprès de tel ou tel éditeur pour empêcher celui-ci ou celui-là de nuire à son prestige. Il voulait rester le seul. Je fus probablement un des très rares à ne pas avoir subi ce déplorable défaut de notre chef d'expédition au Groenland.

Ainsi, la France, à titre privé, a apporté son savoir-faire glaciologique à une opération américaine ultra-secrète. En tête-à-tête, je l'ai vivement reproché à Victor car il participait, avec des camarades que je connaissais bien, à une entreprise qui affectait profondément la vie des Inuit de Thulé. Lors d'un de ses passages à Paris, nous avons décidé de nous rencontrer et, en tant que directeur du Centre d'études arctiques (CNRS-EHESS), je lui ai tenu ce propos :

> « Mon cher Victor, c'est un de vos compagnons en 1948 et 1949 qui vous parle. Nous sommes nombreux, parmi mes camarades, à ne pas supporter qu'avec le savoir-faire de chercheurs et techniciens français, vous vous soyez mis au service des autorités militaires de l'U. S. Air Force lors de cette infamie de l'opération militaire de Thulé. Je ne vous cache pas que vous avez choqué plus d'un Inuit et moi-même par votre présence aux côtés de cette force offensive disposant d'une arme de terreur, et mettant d'autant plus les Inuit en danger après les avoir déportés en 1953. »

Et j'ai ajouté que je détestais les controverses. Je me suis toujours interdit de participer à ces conflits dont l'histoire polaire est très riche ; *Ultima Thulé* rappelle que parmi tous les explorateurs des pôles, beaucoup se sont déchirés dans d'affreuses et sordides querelles[40].

Réponse de Paul-Émile Victor :

> « Mon cher Malaurie, vous avez vos raisons et je ne les discute pas. Mais je fais observer que vous avez obtenu tout ce que je souhaitais réussir : vous avez succédé au commandant Charcot, directeur d'études honoraire à l'EPHE – III^e^ section, avec une chaire polaire aux Hautes Études, en 1957. C'est vrai, je n'ai pas de titre académique. Par ailleurs, vous dirigez un organisme universitaire arctique, ce qui n'est pas mon cas. Je connais votre prestige littéraire établi par Terre Humaine. Les Expéditions polaires françaises sont dirigées par un organisme privé que je préside, avec des crédits annuels qui peuvent très bien ne pas être renouvelés[41]. Je n'ai pas votre facilité pour trouver des projets. Je ne suis pas, comme vous, un fonctionnaire français, j'ai besoin de vivre, et il se trouve que je suis aussi Américain. Je suis donc libre et au moment de cette proposition américaine, que j'ai, du reste, sollicitée à Thulé, je n'ai pas hésité. »

Cet échange s'est terminé ainsi :

> « Cher Victor, cette conversation reste entre nous. De votre vivant, je ne vous attaquerai pas sur cette collaboration avec l'armée américaine. Mais si vous disparaissez avant moi, je dirai la vérité. L'intelligence est une morale. Vous avez la réputation, sur la côte est du Groenland, d'avoir été défenseur des Esquimaux. Or, l'affaire militaire de Thulé est une infamie qui sera de grande conséquence pour l'avenir de ce peuple. Je regrette que vous l'ayez soutenue. »

Aujourd'hui, Camp Century est un scandale car les trois kilomètres de tunnels de cette station de logistique nucléaire masquée, qui ont été débarrassés de leur arme-

38. *Ibid.*, p. 305.

39. *Ibid.*, p. 310.

40. Jean Malaurie, *Ultima Thulé*, *op. cit.*

41. Un exemple des difficultés financières de Paul-Émile Victor : il a mis en vente sa bibliothèque polaire privée à l'hôtel Drouot. Je suis intervenu pour que le Fonds polaire Jean Malaurie, sous couvert de la bibliothèque centrale du Muséum national d'histoire naturelle, l'acquière afin qu'elle ne soit pas dispersée.

ment, n'ont pas été nettoyés de toute leur pollution. Le risque, ainsi qu'en a témoigné une équipe canadienne en 2016, c'est qu'avec le réchauffement climatique, les eaux contaminées s'écoulent dans l'Arctique, contaminant non seulement les Inuit, mais également la faune et tout l'océan. Étant le seul Ambassadeur de bonne volonté pour l'Arctique à l'Unesco, j'ai demandé à l'organisme de mener une enquête internationale qui est en cours (2018).

De son vivant, je n'ai jamais fait état de cette tension entre Paul-Émile Victor et moi, d'autant qu'il a demandé à être mon compagnon, sous mon autorité, en 1968-1969, alors que je dirigeais, sous l'égide du ministère des Affaires Extérieures françaises et du gouvernement du Québec, un programme d'études franco-canadien pour la création du Nunavik, au nord du Québec. Sur place, une équipe du gouvernement québécois s'est jointe à nous. J'étais le responsable du programme sur le plan français, et Paul-Émile Victor m'a accompagné lors de la mission d'exploration. Nous avons passé deux mois ensemble, côte à côte, visitant toutes les stations dans l'avion spécial du Premier ministre du Québec. Il n'a évoqué qu'à une seule occasion, lors d'un moment de relâche, cette coopération de février 1952 à juillet 1957 avec l'armée américaine.

> « J'ai eu probablement tort. C'est contraire, en fait, à mes pensées profondes de respect des peuples autochtones. C'est vrai, j'ai commis une forfaiture. Et elle me ronge. »

Il m'a accompagné, dans un état dépressif, pendant toute cette mission d'exploration et au retour, il a décidé de quitter l'expédition :

> « Malaurie, les Esquimaux ont trop changé. Ce ne sont pas ceux que j'ai connus à Angmassalik. Aujourd'hui, ils sont en voie de transformation très rapide, comme les Polynésiens. Je ne suis pas en mesure d'écrire un quelconque rapport. Je suis un homme de logistique ; ce n'est pas de mon ressort. Bonne chance ! »

Victor est reparti en Polynésie où il a voulu mobiliser les Maoris pour réveiller leur personnalité ethnique, tentant d'initier la création d'un Centre d'études polynésiennes à Bora Bora. Mais il n'a pas été entendu et ce centre de réflexion sur l'histoire de la Polynésie n'a pas vu le jour. J'ai appris par la suite que Paul-Émile Victor a subi alors une profonde dépression. Je ne l'ai revu que peu de temps avant sa mort, lors d'un voyage à Paris où il fut salué au musée de l'Homme par tous ses amis et admirateurs. L'homme était blessé dans son physique ; il se déplaçait très difficilement. Nous avons échangé un regard de compagnons polaires. Il m'a été douloureux.

Ce témoignage auquel je tiens et que je rends public pour la première fois explique que les Expéditions polaires françaises au Groenland, qui comptaient pourtant un observateur danois[42], n'ont jamais fait appel au concours des Soviétiques, et notamment à leurs puissants organismes de recherche dans l'Arctique, particulièrement compétents en glaciologie.

C'est peut-être la personnalité ambiguë de mon chef – puis ami – Paul-Émile Victor qui a empêché la France de coopérer avec les Russes dans le cadre de ces expéditions. Mais Victor fut en réalité une victime du système du CNRS qui, ainsi que je l'ai indiqué, ne voulait pas diriger ce programme pour des raisons financières. Malgré l'effort considérable consenti par la France dans les espaces arctiques à partir de l'après-guerre, l'administration du programme fut ainsi assurée par un organisme privé : les missions Paul-Émile Victor. Or, jamais le CNRS n'aurait dû laisser libre de ses agissements une telle personnalité médiatique de premier plan : il était indispensable d'inventer un contrat à sa mesure qui lui donne un cadre et des obligations à respecter, spécialement en ce qui concerne la diffusion des savoirs générés au cours des missions dont il assurait la direction. La France était en avant-garde dans le domaine de la logistique dans l'Arctique, de la glaciologie des grands ensembles glaciaires, de la géomorphologie des sols, notamment la cryopédologie. Ce savoir appartenait au CNRS et n'aurait jamais dû être vendu à l'armée américaine.

Je fais part ici de la gratitude et de l'admiration que j'éprouve pour cet homme visionnaire et assurément complexe. Paix à sa mémoire !

## Conclusion

L'ensemble de cet aperçu historique nous indique que, depuis Henri IV, la France n'a jamais eu l'ambition de mettre en œuvre dans l'Arctique un programme suivi, cohérent, malgré des avancées exceptionnelles comme celles de Paul Gaimard sous Louis-Philippe, dans la mer de Barents. On ne peut que constater la cécité de l'enseignement supérieur français qui n'a pas tenu compte de cette longue et prestigieuse histoire nationale en matière de recherche et d'exploration dans l'Arctique. Au rendez-vous, hélas, on retrouve le mal français : la difficulté de rester unis pour l'exécution d'un programme de grande ampleur.

> « Le mal français, qui est le besoin de pérorer, la tendance à tout faire dégénérer en déclamation, une partie de l'Université

42. Jens Jarl, qui y a perdu la vie le 4 août 1951, lors de la chute de son tracteur chenillé dans une crevasse, avec mon collègue et ami, le géophysicien Alain Joset.

> l'entretient par son obstination à mépriser le fond des connaissances et à n'estimer que le style et le talent[43]. »

La création d'une chaire polaire en 1957 à l'EPHE a donc été un événement dans ce monde circumpolaire et ce n'est pas sans raison que cette élection, soutenue par de prestigieux historiens et anthropologues, comme Lucien Febvre, Fernand Braudel, Claude Lévi-Strauss, André Piatier (un des fondateurs de l'INSEE), Charles Morazé et tant d'autres, a été saluée aussi à Oxford, à Washington et à Moscou.

Après ma nomination, j'ai pris conscience que j'étais seul et sans moyens. La VI[e] section, saluée par la presse comme un haut lieu de sages, n'attribue pas, en effet, de budget personnel de recherche pour chacun de ses directeurs d'études – c'est un budget de moine trappiste. Il est remarquable que le premier organisme ayant voulu collaborer avec ce très jeune et modeste Centre d'études arctiques, seul organisme universitaire arctique français, ait été l'Institut de recherche arctique et antarctique de Leningrad. Nous sommes au début du mandat de Nikita Khrouchtchev, et j'évoquerai ailleurs plus en détail ce voyage extraordinaire à Leningrad, en 1959, à la requête de ce prestigieux établissement, dans le but de créer un institut sibérien franco-soviétique dont je serais le co-directeur.

Mais l'ambassade de France à Moscou est susceptible ; elle n'a jamais accepté qu'un chercheur français puisse opérer en Union soviétique sans son aval et son autorité ; avec mon président Fernand Braudel, de notre côté, nous n'avons jamais accepté que les chercheurs de France à l'étranger ne puissent opérer sur le plan strictement scientifique, en dehors des interférences diplomatiques. C'est la raison pour laquelle, malgré l'insistance de mes collègues soviétiques, et notamment du directeur adjoint de ce puissant institut de recherche – qui est venu un mois à Paris, sur invitation de Fernand Braudel, pour m'aider à obtenir l'appui des Affaires étrangères –, je n'ai pu faire lever ce veto. Jusqu'à ce fameux discours à Mourmansk du Président Mikhaïl Gorbatchev le 1[er] octobre 1987, ma coopération étroite avec Moscou (Institut d'ethnographie de l'Académie des sciences) et Leningrad (Institut de recherche arctique et antarctique) s'est limitée à la tenue de congrès arctiques internationaux et à la codirection d'*Inter-Nord*. La France s'est révélée incapable – et c'est reprendre le sens de cette préface – de suivre un programme de recherche franco-soviétique. Mais il en a été de même au Groenland où, suite à la fin des Expéditions polaires françaises en 1955, la France a cessé d'être présente, à l'exception du Centre d'études arctiques.

Je tiens à rendre hommage au Parlement groenlandais qui m'a nommé, en quelque sorte, son conseiller en me décernant en 2009 sa médaille d'or, Nersornaat, à Paris, en présence notamment de la présidence de l'EHESS et de la présidente du CNRS, Madame Catherine Bréchignac.

*Figure 7 (page suivante) : Leningrad, 4 août 1990. Départ de l'expédition franco-soviétique* Tchoukotka 1990 *avec ses quinze membres (scientifiques et techniciens) et l'équipage de l'avion spécialement affrété. Jean Malaurie est au deuxième rang, troisième personne à partir de la gauche sur la photographie. Azourguet Chaoukenbaeva, coordinatrice, est au centre de la même rangée. Immédiatement à sa gauche, les bras croisés, se tient Serge Kessel, administrateur de l'expédition (Institut arctique et antarctique). L'homme en chemise blanche au dernier rang est le physicien Nicolas Tcherezov, de l'Institut du Radium de Leningrad. Au premier rang, la deuxième personne accroupie à partir de la gauche est le docteur Vincent Brown, de Médecins sans frontières. Les quatre personnes qui l'entourent sont les techniciens des studios de cinéma Lenfilm (Leningrad). © Henri Bancaud*

43. Ernest Renan, *Questions contemporaines*, Paris, Michel Lévy Frères, 1868, p. v.


АН-26Б

# Introduction générale

# Découverte et violence coloniale*

Jean Malaurie

On doit notamment aux Cosaques Simon Dejnev (1605-1673), Gerasim Ankudinov et Fedot Alexeïev Popov (16..-1648) la reconnaissance de l'extrémité orientale de la Sibérie. Les conditions dramatiques vécues par cette expédition partie en 1648 de l'embouchure de la Kolyma – sept *kotches*[1] au départ, trois à l'arrivée; sauvetage du seul Dejnev et de son groupe immédiat en baie d'Anadyr – laissèrent longtemps inconnues leurs découvertes cartographiques.

La première carte de la Sibérie fut dressée en 1667 par P. Godounov, gouverneur de la Sibérie. Mais ce fut sous le règne de Pierre le Grand (1672-1725) que fut achevé le premier grand atlas de la Sibérie (1701). L'Académie de Saint-Pétersbourg devint un centre d'activité cartographique intense, une année après sa fondation par Pierre le Grand (1725), grâce aux travaux du géographe et astronome français Nicolas Delisle (1688-1768), frère de Louis Delisle de la Croyère (1685-1741) (compagnon du capitaine Béring et du lieutenant Alexei Ilitch Chirikov, mort lors de son retour de la découverte de l'Alaska, sur les rives du Kamtchatka, à Avatcha Petropavlovsk)[2].

La première expédition du capitaine danois Vitus Jonassen Béring (1681-1741) au service du tsar, accompagné par le lieutenant A. I. Chirikov (de 1725 à 1743), permit de délimiter les frontières extrême-orientales de la Sibérie et de constater l'existence d'un détroit entre l'Asie et l'Alaska. Le 26 août 1728, le *Saint-Gabriel*, navire construit par Vitus Béring à Petropavlovsk, au Kamtchatka, atteint le nord-est de la Tchoukotka au 67° 18' N. Cette expédition fut suivie par la grande expédition de géographie et d'astronomie (1787-1792) dirigée par le commandant Joseph Billings (1758-1806) au service du tsar. Billings avait été le compagnon du capitaine James Cook (1728-1779). Il était assisté du lieutenant Gavriil A. Sarytchev et du botaniste allemand Carl Heinrich Merck. L'expédition transcontinentale[3] avait recruté deux interprètes exceptionnels: le Tchouktche Nicolas Daourkin, qui joua un rôle pacificateur auprès de son peuple, et le Cosaque Ivan Kobelev, qui connaissait bien la langue tchouktche et dont c'était la deuxième expédition en Tchoukotka.

À partir des années 1740, les *promyschlennykis*, les Cosaques, colonisent progressivement ces espaces reculés sibériens, ravitaillent les *ostrogs*, assurent les relèves et collectent le *yasak*, encourageant la colonisation du sud de la Sibérie. Les tentatives pour soumettre les Tchouktches, au XVIII^e siècle et au début du XIX^e siècle, s'avèrent infructueuses. À en juger par les probabilités, on les évalue à 3 500 arcs ou mâles capables de porter des armes[4]. C'est ainsi que les spécialistes russes jugeaient, en 1776, ce peuple de la Tchoukotka. Ce sont, en effet, les peuples les plus belliqueux de toute la Sibérie. Les Youkaghirs, en lutte permanente avec les Tchouktches, acceptent la domination russe afin de s'en prévaloir pour résister aux raids tchouktches, qui continuent à rançonner leurs

* Titre original: Jean MALAURIE, «La Première expédition franco-soviétique en Tchoukotka (1990)», *in Précis analytique des travaux de l'Académie des Sciences, Belles-Lettres et Arts de Rouen (1992-1993)*, Rouen, éd. de l'Académie des Sciences, Belles-Lettres et Arts, 1995, p. 357-373. Ce texte a été remanié et complété par l'auteur pour la présente réédition.

1. Barques grossières de toile goudronnée de 20 mètres à fond plat, montées par dix à trente hommes.

2. Son corps repose en ce lointain territoire. Jean-François de Galaup, comte de La Pérouse, en 1787, à son passage à Petropavlovsk, visita la tombe et laissa une plaque de mémorial. De Providenia, au cours de l'expédition franco-soviétique en Tchoukotka, j'ai adressé, en août 1990, un message aux autorités du Kamtchatka (Petropavlovsk), saluant la mémoire de l'illustre explorateur. J'ai recommandé – par note écrite – à l'ambassade de France, en 1991, près de 250 ans après la mort de cet illustre navigateur et en tant que premier explorateur français en ces régions, de bien vouloir restaurer sa tombe et de lui rendre les hommages qui lui sont dus. Je rappelle que mon grand prédécesseur appartenait à l'expédition d'Aleksei Tchirikov (1733-1743) et qu'il est mort du scorbut dans la forteresse de Saint-Pierre-et-Saint-Paul en Kamtchatka, en octobre 1741. Il était le premier explorateur français revenu sur ces rives après son expédition. Marie-Anne CHABIN, *Les Français et la Russie dans la première moitié du XVIII^e siècle. La famille Delisle et les milieux savants*, Paris, École des Chartes, 1983.

3. À partir du XVII^e siècle, délaissant la voie maritime, les explorateurs russes n'empruntent plus que des voies continentales: ils opèrent par routes fluviales et terrestres.

4. *Description de toutes les nations de l'Empire de Russie, où l'on expose les mœurs, religions, usages, habitations, habillements et autres particularités remarquables*, Saint-Pétersbourg, 1776, 164 p. Nombreuses planches en noir et en couleurs.

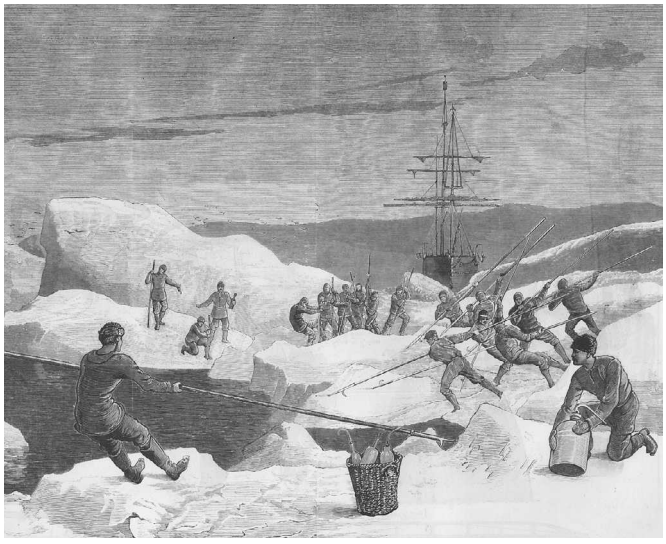


*Figure 8 : Explorateurs dégageant un passage dans les glaces pour un navire, gravure extraite de la revue britannique* The Graphic, *« Arctic Number », 8 novembre 1876, p. 14. © Collection Jean Malaurie*

troupeaux de rennes. Avec habileté, les Russes installent des centres de foires afin de faciliter le troc. Les foires d'Anjuj, particulièrement, favorisent les contacts entre les Tchouktches et les Koriaks, leurs ennemis ancestraux. Des expéditions géographiques, hydrographiques, se multiplient au XIX^e^ siècle, avec les savants russes Otto von Kotzebue, F. P. Wrangel, F. Matiouchkine, le Britannique Beechey, le Suédois Nordenskjöld, lors de l'expédition de la *Vega*, le Russe Vladimir Bogoraz (1865-1936), l'Américain Hooper. Depuis Billings, aucune étude spécifique sur les Tchouktches et les Esquimaux d'Asie n'avait été, en vérité, alors assurée. Aucune exploration française. C'est le déporté Vladimir Bogoraz qui, lors de son séjour forcé en Sibérie, en 1890-1893 et 1900-1901, réalisa la première étude ethnographique de ce peuple.

Vladimir Tan Bogoraz, Russe d'origine juive, s'est affirmé dès sa jeunesse comme révolutionnaire et supporta l'emprisonnement et la déportation à Yakoutsk, en Sibérie. C'est une figure majeure de l'histoire ethnographique de la Sibérie nord-orientale[5]. Il fut remarqué par ses collègues américains qui lui demandèrent de participer à la Jesup Pacific Expédition, laquelle contribua, dans les années 1900, sous la direction du légendaire Franz Boas (1858-1942), père de l'anthropologie américaine, à une grande étude des populations de ce secteur. Son collègue Vladimir Jochelson est un ethnographe reconnu du nord-est de la Sibérie[6]. Il assura la recherche sur les Kamchadales avec la même intensité. Pendant la révolution, Bogoraz joua un rôle capital et participa à la réorganisation de la recherche scientifique à Saint-Pétersbourg. Se réclamant marxiste athée, il refusa d'admettre un système de classes sociales dans ces sociétés animistes de chasse et d'élevage. Il fut critiqué pour sa prudence, jugée suspecte, dans son analyse marxiste des problèmes et dans son enseignement. Si grand soit mon respect porté à l'œuvre de Vladimir Bogoraz, on ne peut que constater que son intimité n'était peut-être pas si grande avec les Inuit d'Ouelen, par exemple, et que ce subtil esprit n'a pas été orienté vers l'Allée des baleines, qui ne fut découverte qu'en 1976-1977 par mon collègue et grand ami Serguei Aroutiounov, dans une expédition comprenant Mikhaïl A. Tchlenov et Igor I. Krupnik. Elle fut analysée pour la première fois par un chercheur occidental (moi-même) en août 1990, étant considérée dans une perspective cosmodramaturgique, avec son allée orientée est-ouest et son alignement de crânes, le long du littoral, dans une répartition d'inspiration yi-king et selon une certaine loi des nombres[7].

L'étude de V. Bogoraz était urgente, car à dater des années 1840, les baleiniers américains, en chassant dans les eaux du détroit de Béring, avaient aggravé, par leur concours anarchique, la situation socio-économique des Tchouktches. Alcoolisme et maladies vénériennes étaient devenus endémiques en cette population vigoureuse et saine. L'accord américano-russe de 1824 avait donné toute liberté de trafic aux baleiniers nord-américains. Cet accord fut poursuivi, de fait, jusqu'en 1917. Plus de 3 000 baleines furent chassées entre 1855 et 1865 dans les eaux de la mer d'Okhotsk et de Béring. Ce massacre concourut au déséquilibre écologique de ces secteurs. L'administration russe du gouvernement du tsar en ces territoires était, à la vérité, des plus médiocres ; la population, pour l'essentiel, était laissée à elle-même. Les actions d'évangélisation tentées par l'Église orthodoxe restèrent un échec.

Après la révolution d'Octobre 1917, la Tchoukotka est déclarée d'administration soviétique. La guerre civile s'y poursuivit jusqu'en 1923. Le drapeau rouge flotta dans le

5. Il publia *The Chukchee* (Leiden/New York, E. J. Brill/G. E. Stechert, 1904-1909), *The Eskimo of Siberia* (Leiden/New York, E. J. Brill/G. E. Stechert, 1913) et une seconde publication sur la mythologie tchouktche, « Chukchee Tales » (*Journal of American Folk-Lore*, vol. 41, 1928, p. 297-452).

6. On lui doit notamment une étude tout à fait fondamentale sur la mythologie des Koriaks (1904). Jochelson (1855-1937), qui appartenait à une bourgeoisie juive religieuse, et notamment au séminaire rabbinique de Vilna, fut exilé en Sibérie pour ses activités révolutionnaires. Il étudia les Toungouses et, tout particulièrement, durant deux ans et demi, les Koriaks, les Ioukaguirs et les Yakoutes. Il était accompagné par sa femme, médecin remarquable qui a assuré un complément d'étude sur le plan médical et une anthropologie physique.

7. Jean MALAURIE, *L'Allée des baleines*, Paris, Mille et une nuits, avant-propos de Sergueï A. Aroutiounov, 2008.

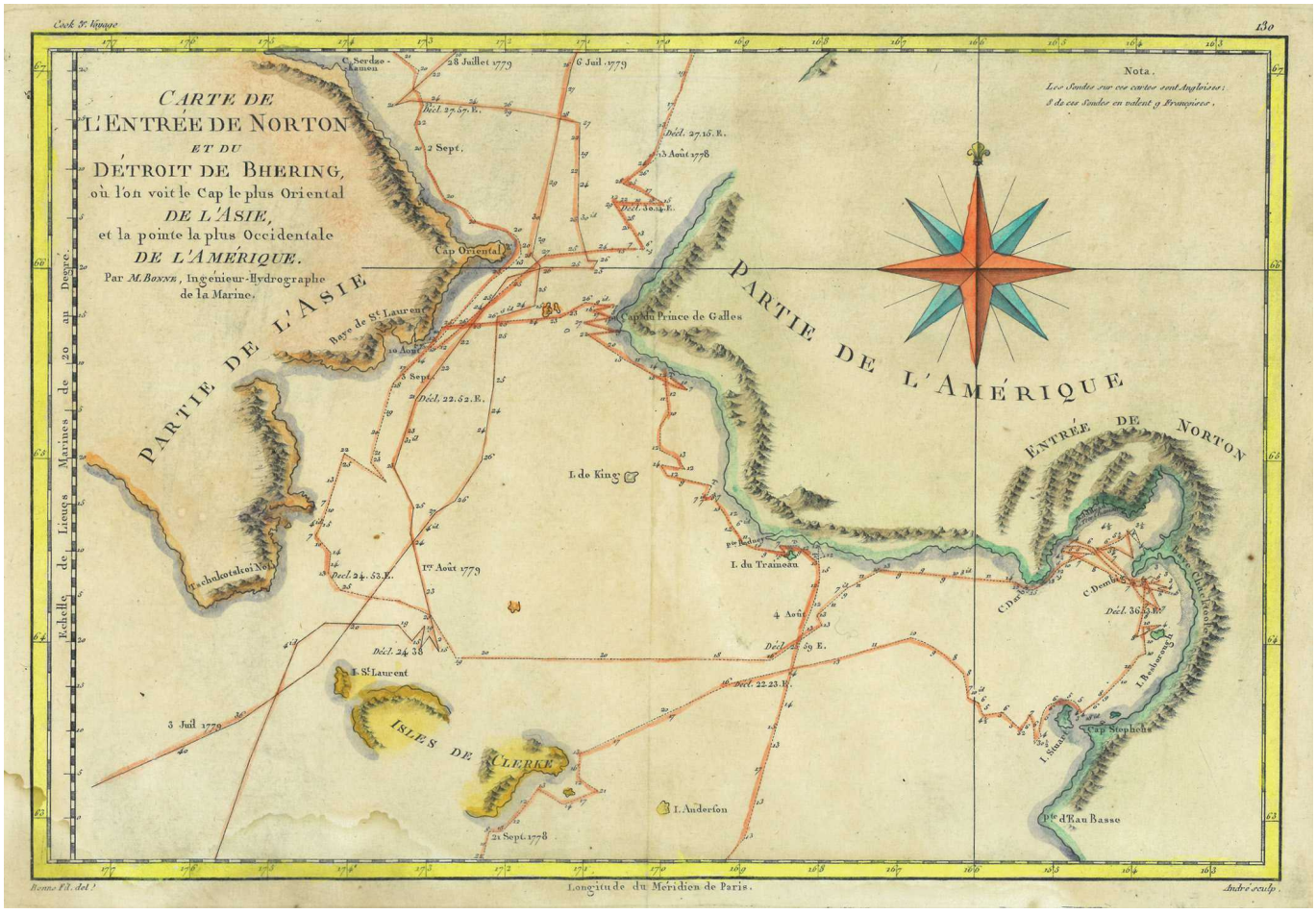



*Figure 9:* Carte de l'entrée de Norton et du détroit de Béring, *par M. Bonne, ingénieur hydrographe de la Marine, fin* XVIII*e siècle.* © *Collection Jean Malaurie*

petit village d'Ouelen le 27 mai 1923, après des combats avec les Gardes blancs. Les principes d'administration sont ceux définis par le célèbre Comité du Nord (auquel appartenait Bogoraz), l'application étant réservée aux représentants locaux du Parti communiste. Cependant que la population connaît une administration de type socialiste (sovkhoze avec brigades de chasseurs – baleine, morse, phoque –, sovkhoze d'élevage de renards, sovkhoze d'éleveurs de rennes), la religion chrétienne et les pratiques animistes sont interdites. La population est alphabétisée ; l'enseignement primaire est généralisé, l'esprit étant marxiste athée et matérialiste-dialectique, selon les règles édictées par la vice-commissaire du peuple à l'Éducation, Nadejda Kroupskaïa, très vigilante jusqu'à sa mort en 1939. Dans le cadre d'une politique d'autonomisation du territoire, la population est encouragée (financièrement et par des dispositions administratives) à poursuivre sa vie traditionnelle.

Les recherches géologiques et industrielles, cependant, s'intensifient sur le territoire, lequel est très riche sur le plan minier et la colonisation, du fait des primes d'installation, s'accélère.

La Tchoukotka, hélas, dès les grandes purges staliniennes de 1933-1936, voit l'ouverture de camps de concentration pour une main-d'œuvre forcée, sous l'autorité du puissant Dolstroï qui mériterait une étude particulière ; c'est la trop célèbre et horrible Kolyma et ses horreurs. La région est strictement interdite à tout occidental.

Je rappelle que, dès ma nomination à la chaire de géographie polaire de l'École des hautes études en sciences sociales, seule et première chaire d'études polaires de l'enseignement supérieur français, j'avais demandé, en décembre 1959, à pouvoir hiverner en solitaire dans les régions nord-sibériennes afin de mener des études dans le même esprit que celles que j'avais conduites dans le nord du Groenland en 1950-1951. Mais, comme

pour tout occidental, ces régions me furent interdites jusqu'au temps de la Pérestroïka en 1989.

La Tchoukotka est aujourd'hui un immense territoire de 737 700 km² entre la Kolyma à l'ouest et le détroit de Béring à l'est, le Kamtchatka au sud et les mers de Sibérie orientale et des Tchouktchis au nord. Un climat rude avec des tempêtes hivernales de –40 °C à –60 °C; des étés brefs et froids, une végétation de taïga. Au moment même de l'expédition franco-soviétique que j'ai été appelé à diriger, au cours de l'été 1990, sous l'égide du Fonds de la Culture de l'URSS à Moscou et du CNRS-EHESS à Paris, la Tchoukotka était sur le point de se réclamer république autonome, Anadyr en devenant la capitale. J'ai assisté à cette révolution interne qui, sous couvert d'indépendance, ne pouvait être que propice aux citoyens russes, qui sont très largement majoritaires. Tout l'esprit de l'autonomie soviétique favorable aux peuples autochtones était annihilé. De 1954 à 1991, le district fut rattaché à l'oblast de Magadan. Il était subdivisé en huit *raïons*: les sous-districts d'Anadyr, de Beringovo, de Bilibino, de Providenia, de Tchaoun, de Tchoukotka, Cap Schmidt, Iultin. Le district national de la Tchoukotka est devenu district autonome, en conformité avec la loi sur les districts autonomes de la RSFSR, en 1980. L'industrialisation de la région – gisements d'or, de mercure, de gypse, d'étain, de cinabre – a complètement modifié la démographie, drainant une importante population étrangère, principalement russe, issue du sud et de l'ouest de l'Union soviétique. Depuis 1954, elle a presque quintuplé. En 1985, on compte 103 297 Russes et 27 000 Ukrainiens. Dans de nombreux lieux, les autochtones sont évidemment minoritaires et les mariages inter-ethniques se multiplient, la population s'urbanisant dans les villes les plus importantes du secteur: Anadyr (14 899 habitants en 2016), Providenia et Lavrentia.

**Composition ethnique de la Tchoukotka d'après le recensement de 1989[8]**

| | |
|---|---|
| Tchouktches | 11 914 (7,3 %) |
| Tchouvantses | 944 (0,6 %) |
| Inuit | 1 452 (0,9 %) |
| Évènes | 1 336 (0,8 %) |
| Russes | 108 297 (66,1 %) |
| Ukrainiens | 27 600 (16,8 %) |
| Autres | 12 391 (7,6 %) |

8. Source: Article *Tchoukotka* de Wikipédia en français, accès le 20/02/2018. http://fr.wikipedia.org/wiki/Tchoukotka. Contenu soumis à la licence CC-BY-SA 3.0.

C'est dans ces villes que se trouve la nouvelle intelligentsia autochtone qui, depuis la Pérestroïka, revendique des droits à la spécificité dans le monde moderne. En 1990, une partie de la population tchouktche continuait à pratiquer, pour l'essentiel, sa vie traditionnelle: ils étaient éleveurs de rennes dans l'intérieur de la Tchoukotka. Les Esquimaux sont chasseurs maritimes de morses, de phoques, de baleines, sur la côte (il est toujours un groupe de Tchouktches sur la côte nord qui s'est spécialisé dans la culture maritime).

Durant l'expédition, l'avenir paraissait incertain pour le district de la Tchoukotka, qui connaissait une crise majeure du fait de la précarité de la Pérestroïka, perceptible par tous les citoyens. L'interdiction de l'alcool restait incertaine; elle dépendait de la force de la Pérestroïka et de la Glasnost[9]. Chacun sentait dans ces régions que le régime novateur du Président Mikhaïl Gorbatchev était fragile.

Aujourd'hui, en raison de la crise d'autorité du pouvoir central que nous avons observée lors de l'expédition, les autochtones commencent à militer pour que la langue nationale (tchouktche, esquimaude), comme l'y autorise la Constitution de l'URSS de 1975, retrouve sa part entière, en particulier dans les domaines économiques où la langue russe est dominante. Et l'envers du décor se découvre peu à peu: les activités traditionnelles sont en péril, la politique éducative est inconsidérée, la direction de l'école ne parle pas la langue. La vie dans les internats d'éducation coupe les enfants jusqu'à 14 ans de leur milieu ancestral, cadre naturel de chasse et d'élevage; elle les habitue à un nouveau mode de vie et ainsi les décourage à poursuivre les activités de chasse et de pêche de leurs pères[10]. L'après-Gorbatchev, c'est la déchéance. La chute est dramatique: alcool, drogue, suicide.

Tous ces problèmes et leurs conséquences ont été l'objet de la mission que le Fonds de la Culture de l'URSS et le Gosplan, en collaboration avec le CNRS-EHESS, ont décidé d'entreprendre en 1990 afin de pouvoir présenter au pouvoir central les recommandations nécessaires.

9. Hélas, après la chute de l'Union soviétique, en décembre 1991, cette interdiction fut levée. Décision démagogique fatale.

10. Après l'expédition en Tchoukotka de 1990, un film fut réalisé que j'ai fait acquérir par l'INA (France): Andreï Pavlovich, *Syndrome Tchoukotka*, film documentaire, 55 mn, Leningrad, Lenfilm, 1991. Le cinéaste Frédéric Tonolli fit également de nombreux séjours en Tchoukotka et réalisa plusieurs films d'un très grand intérêt, notamment *Les Seigneurs de Behring* (coréalisateur: Patrick Boitet) en 1995, *Les 9 lunes de Behring* en 2003 et *Les Enfants de la baleine* en 2008. Il observa hélas, en particulier à Ouelen, une très grande dégradation de la vie sociale, de la vie matérielle, l'alcool autorisé faisant des ravages. Je rends hommage à Frédéric Tonolli et je le remercie d'avoir fait bénéficier ce volume de cette bande dessinée de qualité et très subtile extraite de son ouvrage *Les Enfants de la baleine* (Paris, La Martinière, 2007).

L'expédition franco-soviétique que j'ai ainsi eu l'honneur de diriger sur le plan scientifique en Tchoukotka, en août et septembre 1990 (quinze partenaires dont huit scientifiques : cinq Russes et trois Français), est la seconde expédition internationale jamais conduite sur ces secteurs proprement dits, depuis Catherine de Russie[11], et la première expédition internationale depuis la Révolution d'Octobre.

En ce qui concerne ce territoire, il y a un « avant » *Arctica II. Tchoukotka 1990* et un « après ». J'ai été protégé par les dieux de l'histoire : à la chute du Président Mikhaïl Gorbatchev, cette expédition perdait tout son sens. La politique de Pérestroïka et de Glasnost (transparence) voulue par le pouvoir soviétique n'avait plus sa place. L'Académie polaire d'État ne pouvait plus que dresser dans ce secteur un constat de catastrophe ethnique. La faillite d'une pensée.

11. Deux expéditions étrangères ont opéré dans ces secteurs : l'expédition du capitaine Cook, pendant quelques jours en août 1788, et l'expédition de Nordenskjöld, à bord de la *Vega* (bâteau de 45 mètres avec machine à vapeur), au nord-ouest. Lors de son hivernage forcé en 1878-1879, en baie de Kolyoutchin (25 tentes) non loin du village de Pidlin (4 tentes), le village le plus éloigné étant Irgunnuk (10 tentes), une étude très détaillée de la population tchouktche fut réalisée par l'expédition, notamment par le docteur Nordquist. Un dictionnaire tchouktche fut réalisé pour la première fois. Cette étude a été étendue en baie de Saint-Laurent, au sud du cap Dejnev. La population esquimaude du village de Nunamo fut étudiée. Le Nordiska Muset de Stockholm a incontestablement la plus belle collection sur les Tchouktches et les Esquimaux pour cette époque charnière, à la veille des grandes transformations consécutives au développement de l'Alaska et à la chasse baleinière.

*Figure 10 (page suivante) : Une femme tchouktche, août 1990. © Henri Bancaud*



# Première partie

# Politiques françaises de coopération avec les instituts arctiques russes et soviétiques